L'EXPRESS
29 RUE DE CHATEAUDUN
75308 PARIS CEDEX 9 - 01 75 55 10 00

24/30 AOUT 11
Hebdomadaire Paris
OJD : 436702

Surface approx. (cm²) : 168
N° de page : 104

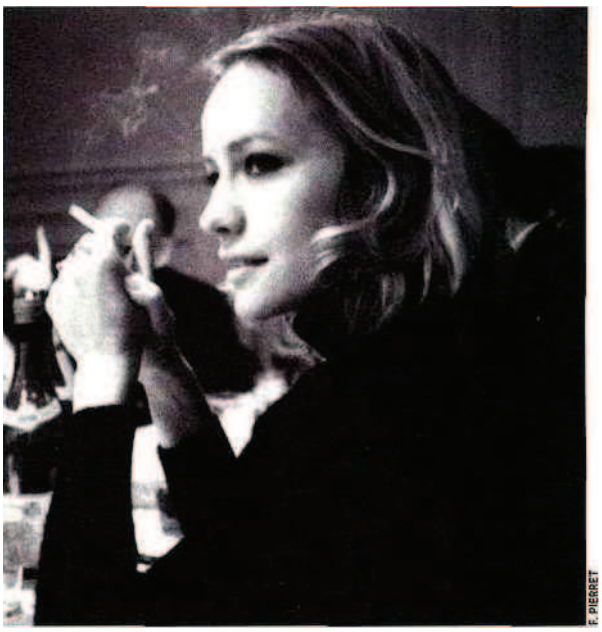
LIVRES ROMANS

Trop fragile Lucile

Delphine de Vigan retrace le destin tragique de sa mère. Et bouleverse avec cette histoire si vraie. Succès annoncé.

Qu'elle était belle, Lucile ! Et dire qu'elle rêvait de devenir invisible... Née en 1946, la troisième des neuf enfants de Georges et Liane Poirier finira par mettre fin à ses jours en 2008, rattrapée par les troubles maniaco-dépressifs qui ont fait de sa vie un labyrinthe sans issue. Delphine de Vigan, l'aînée de ses deux filles, a longtemps hésité à écrire sur cette mère insaisissable, fascinante, happée par la souffrance, rescapée par parenthèses. Sujet galvaudé, terrain miné, « trop casse-gueule ».

Mais, après cinq romans, l'auteur de *No et moi* – 400 000 exemplaires vendus, une adaptation au cinéma par Zabou Breitman – a sauté le pas, enchaîné les nuits d'insomnie, mené l'enquête auprès de ses proches. L'accouchement fut douloureux, le résultat est magistral : avec *Rien ne s'oppose à la nuit*, beau titre emprunté à une chanson d'Alain Bashung, *Osez Joséphine*, Delphine de Vigan recompose pas à pas la trajectoire heurtée de Lucile : son enfance solitaire, ses égarements, au sein d'une « tribu » qui laisse s'épanouir le caractère de chacun. L'occasion pour la romancière de retracer l'histoire d'une famille peu banale : la mort accidentelle de trois enfants, la naissance d'un frère trisomique, la faconde et la perversité de Georges, « père nocif, destructeur et humiliant », le charme irrésistible de sa femme, Liane.


F. PIERRET

BLESSURE Lucile Poirier (ci-dessus), la mère de la romancière, s'est donnée la mort à 62 ans.

Une histoire à la fois solaire et infernale, lourd héritage dont semble enfin s'alléger Delphine de Vigan, à 45 ans, en le livrant avec sincérité et simplicité. Bon sang, quel bouquin. ● **DELPHINE PERAS**

↬ *Rien ne s'oppose à la nuit*, par Delphine de Vigan.
Ed. JC Lattès 436 p., 19 €.

Eléments de recherche : LES EDITIONS JEAN-CLAUDE LATTES : uniquement les ouvrages parus à partir de 2006, toutes citations

LE FIGARO magazine
14 BOULEVARD HAUSSMANN
75438 PARIS CEDEX 09 - 01 57 08 50 00

27 AOUT 11
Hebdomadaire Paris
OJD : 429079

Surface approx. (cm²) : 2634
N° de page : 58-62

Littérature française

Nos coups de cœur de la rentrée

Tous les styles, tous les genres, toutes les époques… Cette année, de la Russie contemporaine à la Chine du XVIIe siècle en passant par le Cambodge, l'Amérique latine mais aussi la banlieue et les boîtes de nuit parisiennes, les romanciers français font la part belle au voyage, à l'imaginaire et à l'Histoire. Voici nos préférés.

Delphine de Vigan
Mal de mère

Certaines personnes ne se laissent vraiment saisir qu'immobiles et une seule fois : mortes. Il aura fallu la disparition soudaine de sa mère et un deuil de deux ans pour que Delphine de Vigan s'attache à en tracer le portrait. Pas d'éloge à la Albert Cohen, de règlement de comptes familial à la Lionel Duroy. La romancière lauréate du prix Découverte *Le Figaro Magazine*-Fouquet's 2009 (*Les Heures souterraines*, JC Lattès) s'est livrée à un véritable travail d'enquêtrice maison, de journaliste de l'intime, pour reconstituer au fil des témoignages et de ses souvenirs la vie hors norme de Lucile, figure maternelle aussi mystérieuse que marquante. La superbe photo qui la montre en couverture est trompeuse. Ce doux sourire masque la douleur d'une femme ombreuse dont l'image a été abîmée par les siens, avant que la maladie ne l'éloigne d'elle-même et des autres. Si toutes les familles ont leurs secrets, leurs joies et leurs peines, celle-ci n'en finit pas de tourner la roue de l'infortune. A chaque chapitre ou presque, un événement fort, une révélation insoupçonnable. Lucidité, pudeur, sensibilité, juste distance, art du conte… On est emporté de bout en bout par cette biographie familiale, cette odyssée personnelle et universelle passionnante, déroutante, bouleversante. Si, entre les lignes, une fille a trouvé sa mère, Delphine de Vigan confirme ici son talent pour s'approcher au plus près des êtres fragiles auxquels elle offre une reconnaissance et la force d'une présence qui s'impose pour longtemps. Magistral.

HANNAH ASSOULINE/OPALE

LAURENCE HALOCHE

Rien ne s'oppose à la nuit, JC Lattès, 400 p., 19 €.

Morgan Sportès
Autopsie de l'indécence

D. R.

La télévision et le rap leur répètent depuis toujours que l'on peut obtenir « *Tout, tout de suite* » ; ils ont fini par le croire. Comme ils pensent aussi que tous les Juifs sont milliardaires ou solidaires. Cela donne l'atroce affaire Ilan Halimi, enlèvement crapuleux à relents antisémites dégénérant en tortures et meurtre. En racontant, avec la neutralité journalistique propre aux spécialistes des faits divers, le kidnapping et les dizaines de petits stratagèmes idiots, tous ratés, qui l'ont précédé, Morgan Sportès livre les portraits fouillés des membres du futur gang des barbares. Et révèle que cette nébuleuse criminelle n'était pas le produit des cités, encore moins celui de l'immigration… Plutôt l'enfant monstrueux de l'amoralisme, de la cupidité et de l'indigence culturelle promus par la modernité. L'auteur a par ailleurs placé en exergue de ses chapitres des citations d'intellectuels qui trouvent parfois avec la réalité décrite des résonances si vives qu'elles sonnent comme des déflagrations. Un procédé contestable mais qui a pour mérite d'exercer le lecteur à un art oublié : celui de la réflexion responsable. En diagnostiquant le mal, Sportès envisage le remède.

ALEXIS BROCAS

Tout, tout de suite, Fayard, 384 p., 20,90 €.

Eléments de recherche : LES EDITIONS JEAN-CLAUDE LATTES : uniquement les ouvrages parus à partir de 2006, toutes citations

LiRE :
29 RUE DE CHATEAUDUN
75308 PARIS CEDEX 9 - 01 75 55 10 00

SEPT 11
Mensuel
OJD : 60044

Surface approx. (cm²) : 116
N° de page : 31

Des bleus à l'âme

Avec tendresse et douleur, Delphine de Vigan évoque le suicide de sa mère. Sans doute son meilleur livre.

Le nouveau roman de Delphine de Vigan arbore la plus belle couverture de la rentrée. Sur cette photo en noir et blanc, une jeune femme blonde, une cigarette écrasée entre les doigts, esquisse un sourire rêveur. Cette jeune femme, c'est Lucile, la mère de l'écrivaine. En 2008, elle se suicidait après avoir souffert de troubles bipolaires. Sa fille ne la découvrira que quelques jours plus tard, les mains déjà bleues, « comme tachées d'encre ». De cet événement traumatisant, l'auteure de *No et moi* aura longtemps refusé de faire un roman. « Je ne sais plus à quel moment j'ai capitulé, peut-être le jour où j'ai compris combien l'écriture, mon écriture, était liée à elle, à ses fictions, ces moments de délire où la vie lui était devenue si lourde qu'il lui avait fallu s'en échapper. »

La voilà aujourd'hui magnifiée dans *Rien ne s'oppose à la nuit*, superbe récit au titre emprunté à Alain Bashung. Un choix judicieux, tant les ambiances ambigues propres au chanteur planent sur le livre : exubérance et fantaisie y côtoient inlassablement douleur et mélancolie. Convoquant les souvenirs des uns et des autres, fouillant les photo s et les documents d'archives, Delphine de Vigan retrace page après page le destin de la belle Lucile, cinquième enfant d'une fratrie de onze. De cette smala, on découvre d'abord la joie contagieuse, le caractère fantasque, les personnalités affirmées. Mais cet équilibre apparent dissimule mal les failles intimes de chacun. Jusqu'au virage brusque qui fera voler en éclats ce tableau idyllique et précipiter la « tribu » dans la tourmente… L'autobiographie, Delphine de Vigan y avait déjà goûté, il y a dix ans, avec *Jours sans faim*, évocation douloureuse de sa période anorexique.

Avec ce nouveau livre, elle s'engage dans une voie plus risquée, certes, que ses précédentes fictions sociales, mais aussi plus poignante. Traversé de secrets enfouis, de rancœurs rentrées et d'amours déçues, ce récit sensible de mémoire familiale témoigne avec pudeur des fêlures de l'existence. Au silence maternel, l'auteure oppose l'empathie pour sa destinée malmenée, le désir de conjurer par l'écrit les démons du passé. Et l'espoir que, désormais, ne durent, durent que les moments doux… **Julien Bisson**

★★★ ***Rien ne s'oppose à la nuit*** par **Delphine de Vigan,** 400 p., JC Lattès 19 €

Eléments de recherche : LES EDITIONS JEAN-CLAUDE LATTES : uniquement les ouvrages parus à partir de 2006, toutes citations

Le Point
74 AVENUE DU MAINE
75682 PARIS CEDEX 14 - 01 44 10 10 10

25 AOUT 11
Hebdomadaire Paris
OJD : 407855

Surface approx. (cm²) : 728
N° de page : 86-87

CULTURE RENTRÉE LITTÉRAIRE - III

Toujours vivantes !

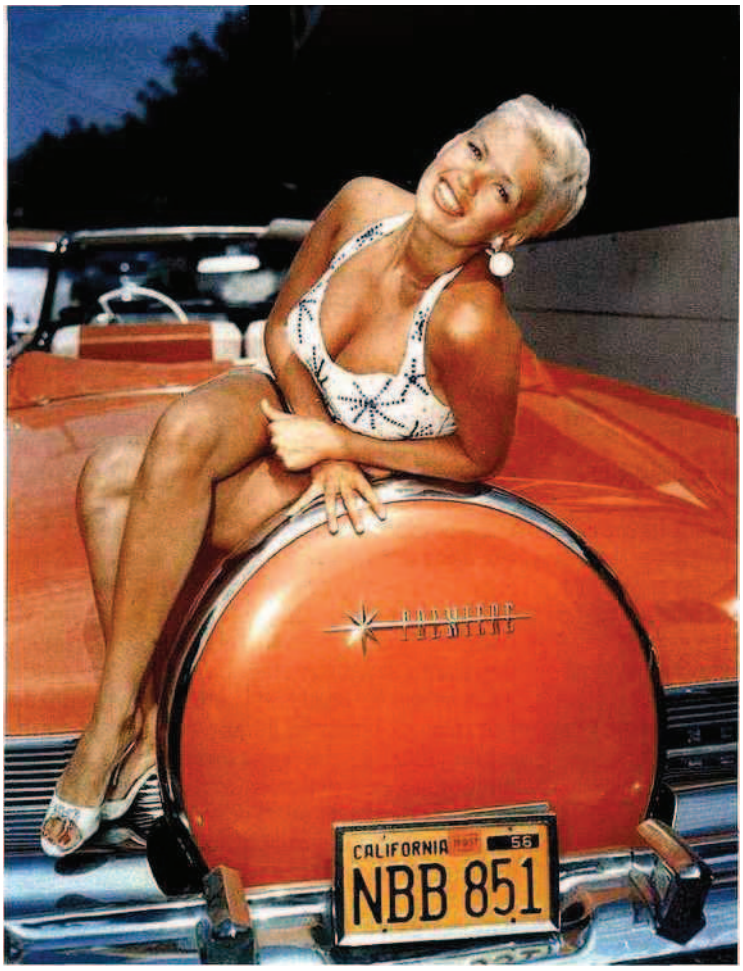
Une actrice hollywoodienne et une Française de l'après-guerre. Deux destins tragiques qui percutent la rentrée.

Culte. Liberati envoûte par Jayne Mansfield

Tombeau pour Jayne Mansfield

PAR THOMAS MAHLER

Simon Liberati retrace les dernières heures de la « Hollywood movie star ». Déliquescent et magistral. 29 juin 1967, route de La Nouvelle-Orléans. « *Aux basses heures de la nuit* », une Buick Electra 225 s'encastre sous les 50 tonnes d'un semi-remorque. Dans l'épave, des chihuahuas, trois enfants sains et saufs, deux hommes décédés, sept perruques, du whisky. Et puis, le cadavre de la *playmate* du mois de février 1955, dont la boîte crânienne éclatée répand sa matière cervicale. « *Je crois aux entrées flamboyantes* », avait déclaré Jayne Mansfield. La sortie de route de la *Hollywood movie star* fut tout aussi remarquée.



Ouvrant son « Jayne Mansfield 1967 » par un plan-séquence de ce crash de légende, Simon Liberati nous plonge dans les derniers mois d'une actrice qui avait fait du rose bonbon sa couleur de prédilection, mais dont le destin virait dangereusement au noir. L'ancienne rivale de Marilyn n'a alors plus rien de la saine « *pin-up cheesecake* », propriétaire du plus célèbre bustier d'Amérique. « *Star déchue à 34 ans, avant même la consécration* », elle est devenue une attraction foraine enchaînant les navets et les spectacles de strip-tease. Gavée de LSD, lestée de kilos en trop, Jayne Mansfield conserve toute l'attention de la presse à scandale, qui relaie sa liaison houleuse avec un avocat cogneur et ses expulsions des festivals pour tenue indécente. La rencontre avec Anton LaVey, gourou luciférien de la Church of Satan, la fera pour de bon basculer dans l'underground glauque.

Depuis son « Anthologie des apparitions » (2004), premier roman remarqué inscrit dans le sillage de Jean Jacques Schuhl et de Jean Lorrain, Simon Liberati fréquente avec délice les boulevards du crépuscule, fasciné par ces couchants où les beautés, la grâce et l'innocence se consument. On découvrait d'ailleurs dès ce premier livre que Jayne Mansfield occupait une place importante dans le panthéon personnel de ce styliste, qui confesse un parallèle œdipien entre la pulpeuse blonde et sa mère. Loin d'être une simple récréation biographique, l'envoûtant « Jayne Mansfield 1967 » prolonge ainsi une œuvre obsessionnelle et singulière, hantée par les archanges corrompus et les destins aimantés par le cloaque. Fétichiste des décadences, Simon Liberati fouille méticuleusement parmi les clichés, les articles de presse, les perruques blondes, les mini-robes western qui, bien plus que ses (mauvais) films, représentent les véritables reliques de cette icône damnée. Si l'histoire tend vers les bas-fonds, l'écriture maintient, elle, un port altier, prose élégante, virtuose, ironique, amoureusement cruelle (« *Fidèle à sa stratégie du crescendo, Jayne Mansfield sut soutirer au diable la sortie la plus spectaculaire des années bitume, douze ans après James Dean* »). En moraliste conscient qu'une époque meurt aussi à tra-

Eléments de recherche : LES EDITIONS JEAN-CLAUDE LATTES : uniquement les ouvrages parus à partir de 2006, toutes citations

Le Point
74 AVENUE DU MAINE
75682 PARIS CEDEX 14 - 01 44 10 10 10

25 AOUT 11
Hebdomadaire Paris
OJD : 407855

Surface approx. (cm²) : 728
N° de page : 86-87

vers ses starlettes, Liberati montre que le crépuscule du sex-symbol est celui de tout un star-system contrôlé par les nababs des studios, bientôt balayé par le Nouvel Hollywood. Mais Jayne Mansfield, « *dumb blonde* » au QI de 163, annonce également une aurore : celle des Pamela Anderson, Paris Hilton ou Lindsay Lohan, ces fausses ingénues qui savent bien aujourd'hui que le rôle de leur vie ne se joue plus sur un plateau de cinéma, mais dans l'objectif des paparazzis ■

« Jayne Mansfield 1967 », de Simon Liberati (Grasset, 196 p., 16 €).

Requiem pour une mère défunte

PAR KARINE PAPILLAUD

Delphine de Vigan plonge avec pudeur dans la vie bouleversante de sa mère disparue.

Ses romans l'ont imposée comme un écrivain sensible qui s'empare de sujets de société avec une écriture claire et généreuse : l'adolescence et la pauvreté dans « No et moi », traduit en vingt-quatre langues, étudié dans les collèges et adapté au cinéma, ou encore le harcèlement au travail dans « Les heures souterraines », encore un succès, avec quatorze traductions et 80 000 exemplaires vendus. Mais Delphine de Vigan passe un cap dans son nouveau roman en s'emparant du sujet entre les sujets pour un écrivain : écrire sur sa mère. Ce thème impliquait la réussite totale ou l'échec le plus cuisant. « Rien ne s'oppose à la nuit » se révèle un livre somptueux, offert à sa mère qui a mis fin à ses jours il y a quelques années. « *J'écris Lucile avec mes yeux d'enfant grandie trop vite, j'écris ce mystère qu'elle a toujours été pour moi, à la fois si présente et si lointaine, elle qui, lorsque j'ai eu 10 ans, ne m'a plus jamais prise dans ses bras.* » Remontant le fil de sa jeunesse, redescendant par sa propre enfance, Delphine de Vigan tente de retrouver le moment où s'est engagé le processus qui a abouti au drame du 31 janvier 1980. Ce jour-là, la maladie maniaco-dépressive de sa mère s'est déclarée avec une violence assourdissante, dans une véritable crise de démence. Delphine et sa sœur sont envoyées en Normandie, sous la garde de leur père. Le premier drame d'une série tragique que Delphine découvrira en plongeant dans les souvenirs de la famille de sa mère, douillettement exemplaire avec ses neuf enfants, son lot de tristesses et ses liens joyeux. Une famille française d'après-guerre, bourrelée de secrets et de violences tues qui ont fait de sa mère une femme fragile et mystérieuse. La phrase d'« Osez Joséphine » de Bashung, qui donne son titre au livre, éclaire tragiquement le destin de Lucile, qui choisira de se libérer de ses démons un mois après la mort de sa propre mère. « *"Plus rien ne s'oppose à la nuit" est une phrase que je trouve très belle et qui me revenait sans cesse lorsque j'écrivais le livre, dès que je mettais le nez dehors, dans le métro, dans la rue,* nous confie l'auteur. *Mais pour moi la nuit signifie aussi une forme de paix, d'apaisement, de repos.* »

Mais l'histoire n'est pas seulement le livre de la mère, c'est un roman de l'écriture. « *J'écris à cause du 31 janvier 1980* », confesse Delphine de Vigan, qui dit « je » dans son texte pour mieux s'effacer devant sa quête : comprendre quand, comment, quelque chose a commencé à pourrir dans le royaume intime de sa mère. Perturbée – et le lecteur avec – par ce livre qui s'impose à elle et la hante, l'auteur va et vient, sans cesse, entre l'histoire de sa mère et les coulisses de l'écriture. « *Approcher Lucile, avec toutes les précautions ou à bras raccourcis, c'est aussi approcher les autres, les vivants, au risque d'ailleurs de m'en écarter.* » Et c'est à la lente transformation de sa mère en personnage de roman que l'auteure convie le lecteur. De ce livre qui ne triche pas émerge le visage d'un écrivain, d'une femme désarmante de sensibilité, et enfin d'une sœur, qui offre à la sienne un hymne discret à la sororité, comme un bouquet magnifique ■

« Rien ne s'oppose à la nuit », de Delphine de Vigan (JC Lattès, 400 p., 19 €).

Cadeau. Delphine de Vigan offre à sa mère, Lucile (en haut), un livre poignant.

DR - DELPHINE JOUAUNDEAU

Eléments de recherche : LES EDITIONS JEAN-CLAUDE LATTES : uniquement les ouvrages parus à partir de 2006, toutes citations

Le Monde Des Livres
80 BOULEVARD AUGUSTE-BLANQUI
75707 PARIS CEDEX 13 - 01 57 28 20 00

19 AOUT 11
Hebdomadaire Paris

Surface approx. (cm²) : 748
N° de page : 19

Laurence Tardieu

Delphine de Vigan

L'une a écrit sur l'ascension et la chute d'un homme – son père. L'autre sur le douloureux secret d'une femme – sa mère. Deux romans qui hantaient ces deux auteurs depuis longtemps

Tout sur mon père, tout sur ma mère

Eléments de recherche : LES EDITIONS JEAN-CLAUDE LATTES : uniquement les ouvrages parus à partir de 2006, toutes citations

Le Monde Des Livres
80 BOULEVARD AUGUSTE-BLANQUI
75707 PARIS CEDEX 13 - 01 57 28 20 00

19 AOUT 11
Hebdomadaire Paris

Surface approx. (cm²) : 748
N° de page : 19

Laurence Tardieu (au premier plan) et Delphine de Vigan. RICHARD PAK POUR « LE MONDE »

Eléments de recherche : LES EDITIONS JEAN-CLAUDE LATTES : uniquement les ouvrages parus à partir de 2006, toutes citations

Le Monde
Des Livres
80 BOULEVARD AUGUSTE-BLANQUI
75707 PARIS CEDEX 13 - 01 57 28 20 00

19 AOUT 11
Hebdomadaire Paris

Surface approx. (cm²) : 748
N° de page : 19

PROPOS RECUEILLIS PAR
CHRISTINE ROUSSEAU

Il s'agit de votre sixième roman à toutes deux. Cependant il semble être présent en creux dans votre œuvre depuis vos débuts. Qu'est-ce qui vous a amenées à le rendre enfin visible ?

Delphine de Vigan En effet, c'est une sorte de « livre fantôme » que j'abritais depuis longtemps, bien avant la mort de ma mère, même si son suicide, il y a deux ans, en est un des éléments declencheurs Le mystère qui entoure la personnalité de ma mere, et ce que j'ai vécu enfant avec ma sœur, fait partie de ma construction de femme et d'écrivain J'ai cherche par tous les moyens à contourner ce livre, mais cette fois j'ai compris que si je ne m'y attelais pas, je ne pourrais plus écrire Ma trajectoire d'écrivain passait par là Il n'était pas possible d'y echapper

Laurence Tardieu J'avais le sentiment que si je n'ecrivais pas ce livre autour de mon père, je risquais d'être ensevelie par le silence, de devenir du silence Si mes autres livres ont été des tentatives d'approche plus ou moins consciente, cette fois, j'ai eu le sentiment d'être au bord d'un gouffre En même temps, paradoxalement, je me sentais mieux « armée » pour plonger et avoir une chance de m'en sortir En ce sens, ce livre est le lieu d'une expérience, d'une traversée

Quelles impressions de lecture retirez-vous de cette lecture croisée ?

L.T. Il y a de multiples échos entre le livre de Delphine de Vigan et le mien En premier lieu la necessité impérieuse d'écrire ce livre-là et pas un autre Mais aussi la quête, l'idee de combat et le doute par rapport a une verite que vous tentez de trouver tout en sachant que vous n'y parviendrez pas Et puis, il y a également le salut dans l'écriture

D. de V. J'ai ete tres sensible à ce vous dites sur la necessite d'écrire, « d'approcher une verite » et aussi au courage qu'il vous a fallu pour passer outre l'interdiction de votre pere J'ai eu la chance de ne pas être confrontée a cela, même si j'ai senti parmi mes proches combien le projet de ce livre les inquiétait

Vos démarches sont sensiblement les mêmes, puisqu'il s'agit, pour l'une comme pour l'autre, d'approcher la vérité du père ou de la mère. Mais vous différez dans la manière puisque vous, Delphine de Vigan, vous avez enquêté au sein de votre famille, alors que vous, Laurence Tardieu, cet accès vous a été interdit

L.T. Au départ, je voulais écrire sur la trajectoire exemplaire d'un homme et sur sa chute brutale Or l'interdiction faite par mon père d'écrire sur l'affaire judiciaire à laquelle il a été mêlé a change radicalement le sens de mon livre Celui ci d'ailleurs traite moins de cette histoire de corruption que de son silence, de notre affrontement et de mon arrachement a lui ce ne sont pas tant les faits qui m'interessaient, mais les creux, les vides Lors qu'il m'a dit « non », il y a eu un dilemme entre, d'un côte, la fille qui entendait la supplique de son père, la comprenait, et, de l'autre, l'écrivain pour qui ce « non », de par la violence qu'il générait en moi, representait une chance celle de m'obliger a plonger enfin là ou je n'avais osé plonger pour peut être parvenir en « zone libre », libre et pour la femme et pour l'écrivain

D. de V. Quelle a été sa réaction en découvrant votre livre ?

L.T. En lui remettant mon livre, je lui ai dit *« Je ne pouvais pas écrire un plus grand livre d'amour que celui-ci »* Il a accepte de le lire mais a refuse qu'il paraisse Ce roman était un pari a pile ou face Pile la violence de son silence Face il me serre dans ses bras et me parle enfin Aujourd'hui, je suis en train de gagner ce pari, car après la première réaction, extrêmement violente, des mots ont été prononcés qui ne l'avaient jamais ete auparavant C'est ça aussi, le pari de l'écriture J'espere qu'il le sera pour d'autres, car pour moi un livre n'est pas un objet sage qui reste sur une étagère Il peut vous modifier et modifier votre perception du réel, modifier des trajectoires L'accomplissement ne s'est pas produit en mettant le point final, mais après, a l'issue de ce combat qui est en total cohérence avec celui du livre L'écriture est le lieu de l'affrontement, d'une affirmation de soi Voilà pourquoi ce livre compte autant pour moi

D. de V. J'ai ressenti cet affrontement, sauf que dans mon cas, il s'est joué entre moi et moi J'ai été étonnée de la generosité avec laquelle les frères et sœurs de ma mère ont accueilli ma démarche Le seul interdit, je me le suis fixe à moi même je ne voulais pas utiliser leur douleur Il y a des terrains ou je ne suis pas allee, même si cela aurait pu servir mon propos Comme le disait en substance Mathieu Lindon dans *Ce qu'aimer veut dire* (POL, 2011), l'impudeur est une chose, l'indiscrétion en est une autre

A cette quête intime pour approcher une vérité se mêlent vos difficultés, vos impasses, vos doutes quant à la finalité de cette quête. Quelle était la nécessité de donner à voir ce chemin d'écriture tortueux ?

L.T. Pour ne pas tricher, il fallait que je fasse entendre mes doutes, mes peurs et mon combat Quand on part d'un matériau autobiographique, on se pose sans cesse la question – et Delphine de Vigan la pose aussi est ce que cela peut faire un livre ? Est ce que les autres peuvent y entrer ? La condition, c'est justement ce combat mot à mot Sinon, ils sont face a une matière figee et restent en dehors Oui, il faut que le combat se fasse matière vivante pour que les autres puissent y entrer

D. de V. Moi, je suis partie avec l'idée que je pouvais écrire ce livre à la troisième personne Ce que je suis parvenue à faire dans la première partie J'étais dans un fantasme de toute-puissance, mais celui-ci a vite été mis à l'épreuve lorsque j'ai abordé ce qui est certainement la blessure originelle de ma famille la mort d'un enfant Je me suis heurtée a différentes versions Il me fallait en choisir une et m'en expliquer J'ai beaucoup de mal a dire que je suis écrivain, alors me mettre en scène en tant que tel me paraissait d'une grande vanite, mais là, je n'avais pas le choix Et puis en avançant, j'ai pris goût à cette seconde voix qui me permettait de faire part de mes doutes et de mes interrogations Sur ce sujet, je rejoins Laurence Tardieu. Cela peut être le point d'accroche pour que le lecteur entre dans le livre et partage notre experience

Cette réflexion sur l'écriture va-t-elle avoir des incidences sur votre œuvre ?

L.T. J'aime cette phrase de Kafka *« L'écriture, c'est une attaque contre les frontières »* Chacun de mes livres est une manière de les repousser Avec celui ci, j'ai le sentiment d'avoir été plus loin encore, d'avoir franchi quelque chose Je me sens plus libre qu'avant, et en même temps plus terrifiee, car le champ des possibles est vaste L'immensité qui s'ouvre à moi me fait peur En même temps, je préfère être face a ce champ de possibles qu'être prisonniere en moi

D. de V. Comme Laurence Tardieu, j'ai le sentiment d'être a l'oree de quelque chose de nouveau, avec une interrogation quant à mon retour a la fiction Lorsque j'ai débuté ce livre, j'ai senti qu'il y aurait une possibilité que je ne revienne pas a la fiction Comme Annie Ernaux, dont l'œuvre me passionne

L.T. Est-ce à dire que vous allez abandonner la fiction ?

D. de V. En fait, c'est moins en termes de fiction ou de récit autobiographique que je vois la suite, mais plutôt en termes de trajectoire Quelle est celle qui me permettra d'avancer sans me perdre en route ? La nécessité a laquelle j'ai obéi en ecrivant ce livre me confronte aujourd'hui à un autre livre cache à l'interieur de celui-ci Mais pour l'heure, je ne suis pas sûre d'être armée pour l'entreprendre, car je n'ai pas encore trouvé la langue de ce livre caché S'il me reste un projet important a faire, c'est bien ecrire cet autre livre fantôme. ■

Eléments de recherche : LES EDITIONS JEAN-CLAUDE LATTES : uniquement les ouvrages parus à partir de 2006, toutes citations

Le Monde
Des Livres
80 BOULEVARD AUGUSTE-BLANQUI
75707 PARIS CEDEX 13 - 01 57 28 20 00

19 AOUT 11
Hebdomadaire Paris

Surface approx. (cm²) : 748
N° de page : 19

« Le retentissement du désastre »

C'EST UN RECIT qui vient de loin D'une peur, d'une douleur et d'un mystère autour duquel, de livres en livres, Delphine de Vigan n'a cessé de tourner, cherchant en elle les mots pudiques et vrais qui restitue raient au plus juste le parcours de Lucile, sa mère

En 2008, après avoir réchappé d'un cancer, celle ci choisit de se suicider pour « *mourir vivante* », comme elle l'écrit a ses filles Vivante Terriblement vivante, ainsi apparaît-elle tout au long de ce roman-quête foisonnant et bouleversant ou Delphine de Vigan, à travers des temoignages, des photos et des écrits – notamment ceux de Lucile –, la révèle dans toute sa beauté, sa fragilite et son courage pour surmonter la folie a l'œuvre Mais aussi dans l'évocation d'une singuliere fratrie dont la joie et les rires peinaient a couvrir « *l'écho inclassable de la mort et le retentissement du desastre* »

Suicides, morts accidentelles, inceste A mesure que l'auteur de *No et moi* (Lattes, 2007) avance dans les eaux troubles de ce roman dense et sidérant se dessine, peu à peu, un long chemin d'écriture, empli de doutes, d'hésitations et d'errances narratives Un chemin sinueux mais tendu par la force d'un amour, d'un elan vital ● **Ch. R.**

RIEN NE S'OPPOSE À LA NUIT,
de Delphine de Vigan,
Lattès 438 p., 19 €

« Le silence, territoire intime, espace vital »

En janvier 2000, le père de Laurence Tardieu, cadre dirigeant à la Compagnie générale des eaux, est arrêté pour une affaire de corruption portant sur un marché à la Réunion Condamné a six mois de prison ferme, il se mure dans un silence qu'il impose a ses enfants et a son épouse – laquelle mourra peu apres d'une tumeur au cerveau *« Le silence est pour nous un territoire si intime, si familier, qu'il constitue notre espace vital, le seul au sein duquel nous sachions nous mouvoir, même si nous étouffons, celui dans lequel nous nous perdons mais ou nous nous obstinions a errer »* Après dix annees d'errances, ponctuées de romans feutres et doux, Laurence Tardieu, malgre l'interdiction de son père d'écri re sur cette affaire, a choisi de replonger dans ce séisme intime et familial pour tenter de recoller deux images jugees inconciliables celle d'un pere qu'elle n'a cessé d'admirer et celle d'un homme complexe qui, un jour, sans raison apparente, a failli

Entre le « il » et le « tu », entre une neutralité toute factuelle et une adresse aussi âpre que tendre à son père, Laurence Tardieu fait entendre ses doutes, ses peurs, sa honte née du silence complice, mais aussi les interrogations qui fondent son écritu re Et qui lui permettent de composer un acte d'insoumission salvateur et amoureux ●

LA CONFUSION DES PEINES,
de Laurence Tardieu,
Stock, 154 p., 16 €

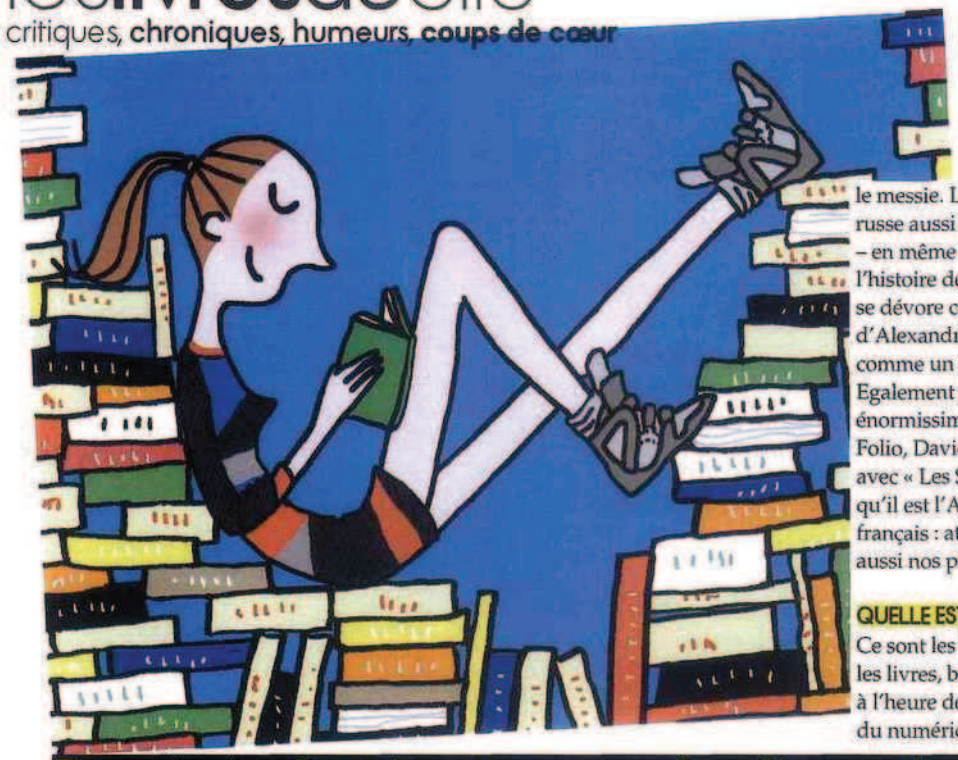
Eléments de recherche : LES EDITIONS JEAN-CLAUDE LATTES : uniquement les ouvrages parus à partir de 2006, toutes citations

ELLE
149 RUE ANATOLE FRANCE
92534 LEVALLOIS PERRET CEDEX - 01 41 34 60 00

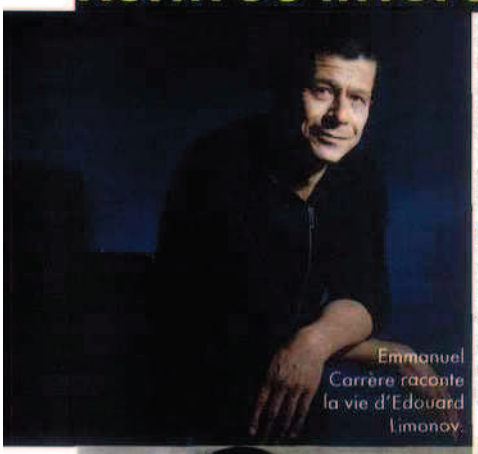
19 AOUT 11
Hebdomadaire Paris
OJD : 370659

Surface approx. (cm²) : 1106
N° de page : 36

lesslivresdeelle
critiques, chroniques, humeurs, coups de cœur



Rentrée littéraire mode d'emploi



Emmanuel Carrère raconte la vie d'Edouard Limonov.

Marie Darrieussecq retombe en adolescence.

Même si les éditeurs parlent d'une rentrée littéraire resserrée, ce sont 654 romans qui débarquent en librairie (contre 701 l'année dernière). Trop de livres ne va-t-il pas finir par tuer non pas le livre, mais le lecteur ? Pour vous y retrouver dans cette jungle de papiers, repérer les tendances et les titres qui vont faire l'événement, voici un petit guide subjectif (et donc injuste) des auteurs qui nous ont fait tomber sous leur charme, leur justesse, leur mystère… En dix questions, les clés de la rentrée…

MAIS POURQUOI TANT DE LIVRES SORTENT-ILS AU MÊME MOMENT ?

Parce que les prix littéraires tombent en automne et qu'on a beau les railler, ils continuent de produire un effet magique : ils font vendre. Magouilles, on ne sait pas, mais magot, oui ! Et puis, en septembre, les livres font débat, tout le monde en parle, et on peut toujours rêver que tout le monde les lise…

QUI SONT LES SUPERSTARS DE LA RENTRÉE ?

Honneur à Emmanuel Carrère dont le « Limonov » (P.O.L) est attendu comme le messie. La vie de cet écrivain russe aussi séduisant que détestable – en même temps que toute l'histoire de la chute de l'URSS – se dévore comme un roman d'Alexandre Dumas et questionne comme un essai de haute envergure. Egalement guetté depuis le succès énormissime de « La Délicatesse » en Folio, David Foenkinos prouve avec « Les Souvenirs » (Gallimard) qu'il est l'Antoine Doinel du roman français : atypique et irrésistible (lire aussi nos pages Quoi de neuf ?).

QUELLE EST LA TENDANCE ?

Ce sont les livres qui font aimer les livres, baroud d'honneur du papier à l'heure de l'avènement du numérique. Dans « Premier Bilan après l'apocalypse » (Grasset), Frédéric Beigbeder dresse la liste des 100 ouvrages qui l'ont passionné (lire aussi nos pages Quoi de neuf ?). Inattendu, Alain Finkielkraut parle d'amour au travers de sa lecture de romans… d'amour. Et, de Jean Lacouture à Arnaud Catherine, ils sont nombreux à livrer leur déclaration à la littérature. Des passions contagieuses.

PAR QUELS ROMANS COMMENCER ?

Par notre trio gagnant, trois femmes puissantes et incandescentes : Marie Darrieussecq, Sophie Fontanel et Delphine de Vigan. Chacune à sa façon, mais avec cœur et courage, ces écrivaines font résonner de manière universelle des sujets très personnels. La bonne littérature, c'est ça. Darrieussecq retombe en adolescence dans « Clèves » (P.O.L) : « les avoir », « le faire », « le refaire », tel est son programme d'émancipation. Son héroïne Solange, c'est nous ! Un roman cru, crucial et tellement juste. Dans « L'Envie » (Robert Laffont), Fontanel parle des gens qui ne font pas l'amour (lire aussi interview page 55), c'est sensible, subtil, et du jamais-lu. Dans « Rien ne s'oppose à la nuit »

Soledad : Eric Garault/Pasco ; Hélène Bamberger.

Eléments de recherche : LES EDITIONS JEAN-CLAUDE LATTES : uniquement les ouvrages parus à partir de 2006, toutes citations

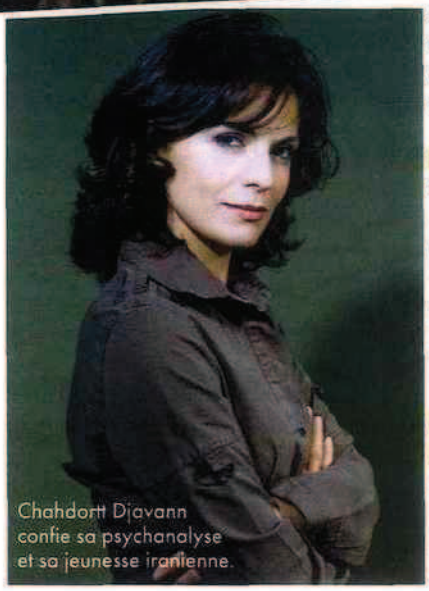
ELLE
149 RUE ANATOLE FRANCE
92534 LEVALLOIS PERRET CEDEX - 01 41 34 60 00

19 AOUT 11
Hebdomadaire Paris
OJD : 370659

Surface approx. (cm²) : 1106
N° de page : 36

Delphine de Vigan revient sur la folie de sa mère.

Amélie ne fait pas du Nothomb.



Chahdortt Djavann confie sa psychanalyse et sa jeunesse iranienne.

(JC Lattès), Delphine de Vigan trouve la juste distance pour raconter la folie de sa mère et d'une famille haute en couleur et en douleur. Courez acheter ces trois romans, vous n'en reviendrez pas. Prix Femina bienvenu.

IL EST COMMENT LE NOUVEAU NOTHOMB ?

... Américain ! Vingtième roman en dix-neuf ans, « Tuer le père » (Albin Michel) ferait un très bon scénario. Moins bizarre mais plus prenante, Amélie ne fait pas du Nothomb (à peine quelques lignes sur une ancienne anorexique), mais juste un bon roman.

QUELLES SONT LES VALEURS SÛRES ?

N'en déplaise aux machos, elles sont féminines cette année : dans la lignée de « Ce que je sais de Vera Candida », Véronique Ovaldé conte le destin de deux belles endormies réveillées par les baisers fous d'amoureux bienveillants. Ça s'appelle « Des vies d'oiseaux » (Editions de l'Olivier). Laurence Cossé devrait enfin rencontrer le vaste public que sa plume originale mérite avec « Les Amandes amères » (Gallimard). Chahdortt Djavann passionne et étonne avec le récit de sa psychanalyse et de sa jeunesse iranienne : « Je ne suis pas celle que je suis » (Flammarion). Lorette Nobécourt revient à son meilleur et à sa haute tension avec « Grâce leur soit rendue » (Grasset). Véronique Bizot confirme qu'elle est une grande avec un court roman, « Un avenir » (Actes Sud).

ET LES GARÇONS DANS TOUT ÇA ?

Sorj Chalandon nous bouleverse avec « Retour à Killybegs » (Grasset) et Patrick Pluyette nous emballe avec « Un été sur le Magnifique » (Seuil). Quant à Eric Reinhardt , il pousse la passion très loin dans « Le Système Victoria » (Stock) : un choc.

QUELS PREMIERS ROMANS À DÉCOUVRIR ?

Ils sont moins nombreux que l'an passé (74 contre 85) : les temps sont durs en librairie, les éditeurs plus exigeants, et c'est tant mieux. Comme on dit qu'un enfant parle comme un livre, Marien Defalvard écrit comme un livre. Difficile de croire qu'il n'a que 19 ans. A lire, donc, « Du temps qu'on existait » (Grasset). Avec « L'Art français de la guerre » (Gallimard), Alexis Jenni est l'autre sensation de la rentrée avec ses 640 pages intrigantes, déconcertantes sur les trois derniers conflits français. Un peu long mais bon. Son éditeur est le même que celui des « Bienveillantes », c'est vous dire.

QUID DE LA RENTRÉE ÉTRANGÈRE ?

Elle est tout simplement immense, dominée par trois monuments dans tous les sens du terme (on dépasse les 700 pages). Eteignez la télé et plongez-vous dans ces fresques romanesques, historiques, profondes comme des océans. Obama a fait de « Freedom », de Jonathan Franzen (Editions de l'Olivier), son livre de chevet, imitez-le, c'est chic et c'est un choc. Haruki Murakami laisse muet d'admiration avec les 1 000 pages désenchantées de « 1Q84 » (Belfond). David Grossman vous attrape pour ne plus vous lâcher avec « Une femme fuyant l'annonce » (Seuil). Vous en voulez encore ? Foncez acheter « Room » (Stock), de la Canadienne Emma Donoghue, variation renversante sur l'enfermement, l'amour maternel, l'apprentissage de la liberté. Chez Bourgois, Laura Kasischke se révèle, avec « Les Revenants », comme la digne héritière de Joyce Carol Oates. Et si vous n'adorez pas « Désolations », de David Vann (Gallmeister), rallumez donc la télé.

POUR FINIR, UNE SURPRISE ?

Cette saison, Anna Gavalda se fait traductrice pour faire découvrir un roman américain oublié datant de 1965. « Stoner », de John Williams (Le Dilettante), est un condensé de mélancolie et de délicatesse tout au long d'une vie qui n'aurait été que gâchis si son doux protagoniste n'avait pas croisé les livres, encore eux. Les livres ont la peau dure, ce n'est pas encore en 2011 qu'on pourra vivre sans eux.

OLIVIA DE LAMBERTERIE

Frédérique Jouval ; Hannah/Opale ; Philippe Quaisse/Pasco.

Eléments de recherche : LES EDITIONS JEAN-CLAUDE LATTES : uniquement les ouvrages parus à partir de 2006, toutes citations

marie claire
10 BOULEVARD DES FRERES VOISIN
92130 ISSY LES MOULINEAUX - 01 41 46 88 88

SEPT 11
Mensuel
OJD : 431966

Surface approx. (cm²) : 1621
N° de page : 112

culture LIVRES — SPÉCIAL RENTRÉE

NOTRE COUP DE CŒUR

Rien ne s'oppose à la nuit
de Delphine de Vigan

Delphine de Vigan et sa sœur ont été élevées par une mère vite séparée du père, une mère qui s'en était remise à un destin brinquebalant. La mort de deux de ses frères encore enfants, un père peut-être incestueux n'expliquent pas tout. Lucile vivait à côté d'elle-même, âme désarticulée, figure exaltée autant séduisante qu'agaçante, habitée de chimères et de délires. Mené comme une enquête policière, avec ses rebondissements, ses fins de non-recevoir et ses non-dits, ce roman est un beau chant d'amour filial.

Et cet aveu : notre richesse vient aussi de ce qui nous façonne et nous abîme dans un même élan. *Ed. JC Lattès 19 € (sélectionné pour le Grand Prix Marie Claire du roman d'émotion 2012).* **Fabrice Gaignault**

La découverte

ALLÉE 7, RANGÉE 38 ★★
de Sophie Schulze

Une femme cherche à savoir qui elle est. D'où elle vient. Ce qu'on lui dira sera comme un fil la menant au noyau sombre des origines. Tout part d'Allemagne, d'où l'enfant « bâtard » est chassé après avoir frappé le père fouettard. En France, le fugitif trouve une nouvelle identité et l'amour. Voici la guerre, qui sépare le couple et rend folle la femme enfermée dans un camp avec son bébé. Voici enfin la victoire alliée et, paradoxalement, la lente défaite de ce qui avait été construit entre l'Allemand et la Française. Sophie Schulze nous raconte une histoire minuscule rendue majuscule par sa façon unique de transcrire, par des mots simples, précis et sensibles, un accident transformé en destin. Recommandé. *Ed. Léo Scheer, 15 €.* F. G.

JAYNE MANSFIELD, 1967 ★★★
de Simon Liberati

C'était une blonde au rabais qui excitait davantage la libido masculine que les scénaristes de Hollywood. Mauvaise actrice, remarquable consommatrice d'hommes et de stupéfiants, l'Américaine Jayne Mansfield acheva sa courte existence sous un camion qui la transforma en crêpe sanguinolente. Simon Liberati, excellent explorateur de nos faces obscures, retrace, en flash-back parfois sinistrement drôles, les pauvres heures d'un sexe-symbole passé de mode avant de l'avoir été. Jayne Mansfield ? Une has been qui se révèle intéressante par sa part maudite, entre LSD et messes noires de carton-pâte, dégringolades dans des strip-teases infâmes et errements dans les motels perdus. Avec son style quasi clinique, Simon Liberati lui offre son plus beau rôle. Achetez votre ticket, vous ne regretterez pas la séance. *Ed. Grasset, 14,90 €.* F. G.

TOUT, TOUT DE SUITE ★★★
de Morgan Sportès

Ils ont entre 17 et 25 ans, et vivent à Bagneux, chez leurs parents. Nourris de séries télé et de stéréotypes, ils veulent « tout, tout de suite ». Sous la direction du caïd de la cité, ils vont enlever, torturer et assassiner un jeune vendeur de téléphones juif – parce que, pensent-ils, « les feujs sont riches ». Morgan Sportès restitue la banalité du mal, l'antisémitisme larvé, la misère intellectuelle et morale, la confusion des esprits, l'intimidation, la manipulation. Le rythme, les dialogues, la précision topographique empruntent au reportage et au thriller ; mais les portraits, le contexte politique et les citations font du récit du calvaire d'Ilan Halimi, victime du gang des Barbares, en 2006, un révélateur sans pitié de notre société. *Ed. Fayard, 20,90 € (en librairies le 24 août, sélectionné pour le Grand Prix Marie Claire du roman d'émotion 2012).* Evelyne Bloch-Dano

DELPHINE JOUANDEAU/PRESSE. ROBERTO FRANKENBERG/PRESSE. CHRISTINE TAMALET/PRESSE. PRESSE (X 4).

Eléments de recherche : LES EDITIONS JEAN-CLAUDE LATTES : uniquement les ouvrages parus à partir de 2006, toutes citations

GRAZIA
48 RUE GUYNEMER
92130 ISSY LES MOULINEAUX - 01 41 33 50 00

26 AOUT 11
Hebdomadaire Paris
OJD : 179032

Surface approx. (cm²) : 1212
N° de page : 278-279

SPÉCIAL
RENTRÉE LITTÉRAIRE

MASTODONTES DE L'ÉDITION, ABONNÉES AUX VENTES RECORD, CINQ ROMANCIÈRES PRENNENT D'ASSAUT LES RAYONS DES LIBRAIRES. LAQUELLE DE CES ENFANTS CHÉRIES DU GRAND PUBLIC RAFLERA LA MISE ? LES PARIS SONT OUVERTS.

Par Emily Barnett et Marguerite Baux

LE MATCH DES BEST-SELLEUSES

DELPHINE DE VIGAN LA TORTURÉE

Ses faits d'armes: sa carrière démarre sous pseudo, avec un récit acéré sur l'anorexie, *Jours sans faim*. Vendu à 400000 exemplaires, *No et moi* l'a ensuite propulsée au QG des lettres. En 2009, *Les Heures souterraines*, sélectionné pour le Goncourt, a reçu une sacrée médaille: l'affreux «prix du roman d'entreprise» (qu'elle a refusé).

Son créneau: la mélancolie, les détails brutaux de la vraie vie, les portraits de femme moderne. Son dernier livre sonnait comme *Ultra moderne solitude* de Souchon; ici le titre est emprunté à Bashung.

Sa rentrée 2011 : avec *Rien ne s'oppose à la nuit*, DDV reconstitue l'histoire de Lucile, sa mère maniaco-dépressive, fantasque et belle à tomber, pour lui *«offrir un cercueil de papier»* à sa mesure. Sans lyrisme, elle fouille des deuils à répétition et des secrets qui planent.

Notre pronostic: par principe, il faut saluer les livres qui font aimer les fous. Ça commence fort avec une page inaugurale qui laisse KO. Si vous n'aimez pas la psycho, il est encore temps de fuir. Il ne faut pas longtemps à ce portrait de superbe folle pour abattre toute résistance.

RIEN NE S'OPPOSE À LA NUIT **de Delphine de Vigan (JC Lattès, 436 pages).**

SOFI OKSANEN LA PUNK

Ses faits d'armes: voilà un an, *Purge* rafle plusieurs prix (Fnac, Fémina…) et réalise un joli score: 400000 exemplaires vendus dans le monde, dont 80000 en France.

Son créneau: son look punk-sataniste a indéniablement contribué au succès de *Purge*, saga intime et historique ancrée en URSS. Comme un grand livre d'histoire ouvert, mais passé à la moulinette de la trash-attitude.

Sa rentrée 2011 : un nouvel entrelacs de voix et d'époque à travers deux destins: celui d'Anna, adolescente boulimique-rock'n roll-torturée, tandis qu'une autre partie déroule en parallèle le long calvaire de sa mère, rescapée du régime soviétique et hantée à jamais par un passé mortifère. Du sang, des larmes, et du cœur à cœur, dans un tourbillon qui booste le sempiternel roman de filiation.

Notre pronostic: bien que moins corsé, *Les Vaches de Staline* trimballe la même puissance que *Purge*: fresque néoromantique d'un monde féminisée en icônes boiteuses, belles et trash.

LES VACHES DE STALINE **de Sofi Oksanen (Stock, 528 pages).**

Eléments de recherche : LES EDITIONS JEAN-CLAUDE LATTES : uniquement les ouvrages parus à partir de 2006, toutes citations

6 RUE DARU
75379 PARIS CEDEX 08 - 01 73 05 45 45

25/31 AOUT 11
Hebdomadaire Paris
OJD : 139998

Surface approx. (cm²) : 267
N° de page : 69

Coup de cœur Allô maman bobo !

Travail de deuil ? Delphine de Vigan écrit l'histoire de sa mère fraîchement suicidée, en ouvrant en grand les tiroirs secrets de sa famille. Glaçant.

Parmi l'avalanche de romans qui paraissent chaque fin d'été pour la rentrée littéraire (*VSD n° 1773*), et en mettant de côté les trop évidentes superstars du genre (Beigbeder, Nothomb, Jaenada…) et les probables cartons (Murakami, Paul Auster, Douglas Kennedy), un des meilleurs critères de présélection reste le titre. Son pouvoir d'attraction, sa beauté. Ou, le cas échéant, la photo de jaquette. Deux conditions réunies par Delphine de Vigan, et l'excellente nouvelle reste que l'on n'est absolument pas trompé sur la marchandise : *Rien ne s'oppose à la nuit* est admirable. Du titre donc, qui renvoie à Alain Bashung (*Osez Joséphine*), à la femme sublime qui en orne la couverture. Lucile, la propre mère de l'auteur qui, en près de cinq cents pages, tente de dresser le portrait et plus encore la vie de cette femme insoumise, belle et libre, une enfant vedette dont la frimousse ornait les buvards d'écolier et les magazines de mode, et qui finit par se suicider après pas mal de déménagements, à peine moins d'amants et différents passages en hôpital psychiatrique. Et Delphine de Vigan de se demander « pourquoi ? » Insouciance, moments de bonheur, longues périodes de dépression, Delphine de Vigan plonge avec courage dans les replis sombres de sa propre histoire, dénichant les secrets d'une famille déjà lourdement taxée par les suicides et les morts jeunes. Elle convoque les survivants, traque les archives, détaille les photos, compare les versions, pour qu'enfin la lumière soit. Car oui, l'ouvrage est lumineux, à l'image de cette femme à la pâleur lunaire qui ponctua son message d'adieu à ses enfants avec ce merveilleux : « Je préfère mourir vivante. » Le cinquième roman, optimiste et passionnant, de Delphine de Vigan : une des très jolies choses de cette rentrée. ■ F. J.

« Rien ne s'oppose à la nuit », de Delphine de Vigan, éd. JC Lattès, 446 p., 19 €.

Eléments de recherche : LES EDITIONS JEAN-CLAUDE LATTES : uniquement les ouvrages parus à partir de 2006, toutes citations

Le Journal du Dimanche
149 RUE ANATOLE FRANCE
92534 LEVALLOIS PERRET CEDEX - 01 41 34 60 00

04 SEPT 11
Hebdomadaire Paris

Surface approx. (cm²) : 567
N° de page : 34

Vie et mort d'une mère

Delphine de Vigan retrace son histoire familiale pour comprendre le suicide de sa mère. Elle vient de recevoir le 10e prix du roman Fnac

Marie-Laure Delorme

La fille a trouvé sa mère morte. Le téléphone sonnait dans le vide depuis quelques jours. Elle s'est rendue, seule, un matin de janvier 2008, par le sombre métro parisien, dans l'appartement dont elle possédait la clé. Elle a sonné un temps avant de s'introduire chez sa mère âgée de 61 ans. Lucile Poirier, allongée sur son lit, s'était suicidée. La romancière Delphine de Vigan, sa fille aînée, a

Rien ne s'oppose à la nuit, de Delphine de Vigan, JC Lattès 440 p., 19 €.

hurlé de douleur. Elle n'aura plus la peur au ventre ou l'espoir au cœur concernant sa mère. C'est fini. Delphine de Vigan lui consacre aujourd'hui un roman de ruines et de rires. Elle y recherche, avec des mots comme polis par le sable et l'eau, la « *lumière secrète venue du noir* » (Pierre Soulages). Elle veut offrir à sa mère un tombeau d'éternité et de vérité. Lucile Poirier s'est effondrée de l'intérieur au beau milieu de sa vie. Est-ce qu'un événement enfoui a fait tomber sur elle une nuit d'opale ?

Lucile Poirier est née en 1946. Elle appartient à une tribu nombreuse. Elle est la troisième d'une famille de neuf enfants. Elle est timide, réservée, sauvage. À l'écart. Elle ressent tout ; elle ressent trop. On ne sait pas bien ce qu'elle fait de ce tout et de ce trop. Elle semble perdue en elle-même ou, alors, elle semble perdue pour les autres. Sa beauté étrange électrise les regards. Elle fait d'ailleurs des photos de mode pour enfants. Lucile Poirier grandit entre une mère débordée et un père autoritaire. La tragédie entre dans sa vie en 1954, un été, à la veille de ses 8 ans. Un de ses frères tombe dans un puits et meurt d'hydrocution. Faut-il une blessure originelle à toute chose ? La famille de Delphine de Vigan est traversée par la mort d'enfants, le suicide, l'inceste, l'alcool, la folie. Les silences enrobent les drames.

Eléments de recherche : LES EDITIONS JEAN-CLAUDE LATTES : uniquement les ouvrages parus à partir de 2006, toutes citations

Le Journal du Dimanche
149 RUE ANATOLE FRANCE
92534 LEVALLOIS PERRET CEDEX - 01 41 34 60 00

04 SEPT 11
Hebdomadaire Paris

Surface approx. (cm²) : 567
N° de page : 34

Delphine de Vigan, chez elle à Paris, lundi. Jérôme Mars pour le JDD

Des petits rubans multicolores entourent les accusations les plus graves. On continue à se réunir, se disputer, s'aimer, se détester, s'observer. Il ne faut pas faire tant d'histoires. Les uns paient donc pour les autres. Lucile Poirier devient mère de deux petites filles et se révèle maniaco-dépressive. Il semble que rien, jamais, ne s'opposera alors à sa nuit.

La romancière laisse aussi une large place aux bonheurs

Delphine de Vigan a retrouvé les écrits de sa mère, interrogé les membres de la famille, mené une enquête au plus près de la vérité. Mais au plus près de la vérité, ce n'est toujours pas la vérité. Pourquoi Lucile Poirier haïssait-elle son père ? Sa famille a certainement eu une part de responsabilité dans sa psychose maniaco-dépressive.

La romancière laisse aussi une large place aux bonheurs familiaux. Le grand écart de sa grand-mère en justaucorps à l'âge de 70 ans ; les immenses tablées avec cris et chuchotements ; le fils trisomique choyé au point de devenir le ciment du clan ; les liens indéfectibles entre frères et sœurs. Si l'un va mal, on joint l'autre. L'auteur ne donne aucune explication définitive. La fille rend la mère à

Une famille traversée par la mort d'enfants, le suicide, l'inceste, l'alcool, la folie

L'auteur enlève les épines de ses mots pour qu'ils ne blessent personne

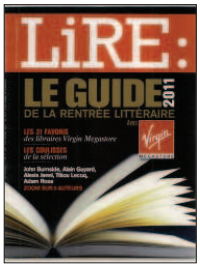
son mystère : une femme qui ne l'a plus jamais prise dans ses bras après ses dix ans. Delphine de Vigan fait de l'anti-Christine Angot. Elle enlève une à une les épines de ses mots en prenant garde à ce qu'ils ne blessent personne. Elle écrit sur la pointe du stylo pour ne pas trouer la feuille blanche de l'histoire. On s'attache puis on se détache : figure monstrueuse, ou non, du père de Lucile Poirier. Il aimait inviter les clochards à sa table, mais il a travaillé dans un hebdomadaire collaborationniste durant l'Occupation. Il a adopté un enfant maltraité, mais il a été accusé d'inceste. La famille le verra peu à peu sombrer dans l'aigreur au fil des années.

Témoin des crises maniaco-dépressives de sa mère

La couverture de *Rien ne s'oppose à la nuit* – titre tiré du refrain d'*Osez Joséphine*, d'Alain Bashung – montre Lucile Poirier en train de fumer. Une beauté lumineuse au regard aimanté vers l'inconnu. Elle tombera dans un gouffre que tant d'autres se contentent, au cours d'une vie, de frôler. Delphine de Vigan paiera un lourd tribut à la souffrance familiale. Elle sera témoin des crises bipolaires de sa mère et lui rendra visite en hôpital psychiatrique. Elle veillera et appellera. Elle sera la mère de sa mère. Elle se retrouvera à peser 36 kg pour 1,75 m à l'âge de 19 ans. Elle sera sauvée de peu. *Rien ne s'oppose à la nuit* fait se succéder les époques, les versions, les caractères, les lieux. La romancière pose toutes les questions, mais ne donne pas toutes les réponses. Elle ne se transforme pas en juge. Aucun goût pour la guillotine. Les hommes et les femmes se replacent ici dans une longue chaîne des vivants et des morts. Ils arrivent parfois, clac, à s'en libérer d'un coup net. L'auteur de *No et Moi* parle d'amour sans jamais utiliser de majuscules. Car on aime toujours comme on peut, entre énervements, maladresses, démissions. Delphine de Vigan s'en est sortie par ses propres moyens. Elle ne s'est pas consumée dans les bouffées de haine exhalées par la cigarette de sa mère. Car rien, non plus, ne s'oppose à la vie. ●

Eléments de recherche : LES EDITIONS JEAN-CLAUDE LATTES : uniquement les ouvrages parus à partir de 2006, toutes citations

LIRE SUPPLEMENT
29 RUE DE CHATEAUDUN
75308 PARIS CEDEX 9 - 01 75 55 10 00



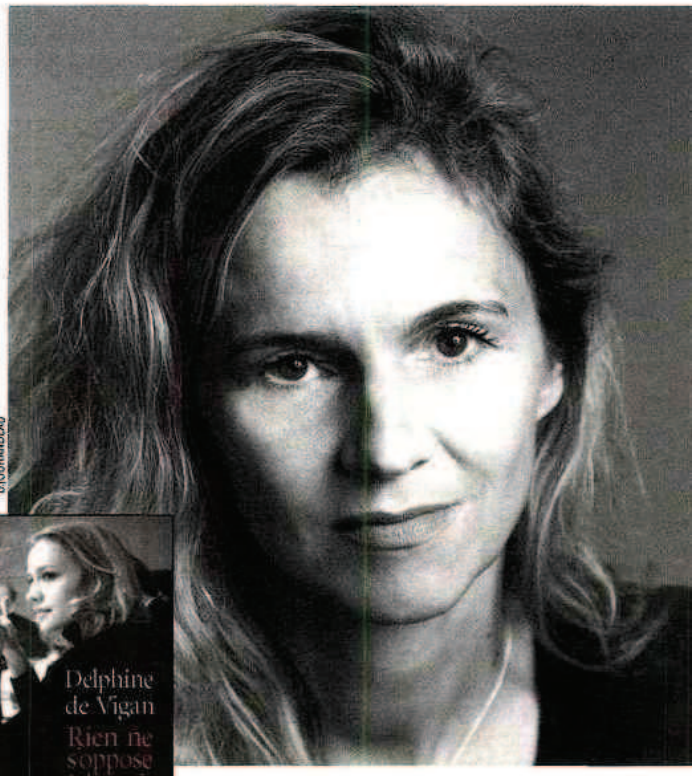
SEPT 11
Parution irrégulière

Surface approx. (cm²) : 384
N° de page : 13

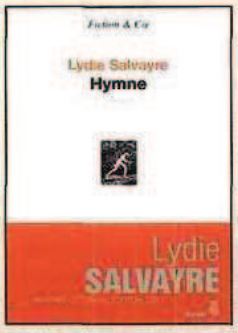
Rien ne s'oppose à la nuit
par **Delphine de Vigan,** JC Lattès

« Et puis, comme des dizaines d'auteurs avant moi, j'ai essayé d'écrire sur ma mère. » Pour tenter de comprendre pourquoi cette dernière s'est suicidée, Delphine de Vigan retrace l'histoire de sa mère, troisième enfant d'une famille nombreuse, fille de parents anticonformistes, un peu bohèmes et en avance sur leur temps. La famille Poirier intrigue autant qu'elle fascine. Mais les drames s'abattent les uns après les autres. Plus tard, sa mère dérive lentement vers la folie. La psychose maniaco-dépressive s'installe sournoisement et dévaste sa vie ainsi que celle de ses filles. Véritable enquête, ce roman a vu le jour grâce aux nombreux témoignages recueillis par l'auteur pour approcher au plus près la vérité sur sa mère. Elle fait partager au lecteur les difficultés auxquelles elle a dû se confronter comme la peur de faire ressurgir des souvenirs trop douloureux chez ses proches. D'une écriture fluide et belle, si particulière à Delphine de Vigan, *Rien ne s'oppose à la nuit* est sans aucun doute son roman le plus personnel, mais aussi le plus bouleversant. Un livre qui nous habite longtemps. (440 p., 19 €)

Solenne, Virgin Megastore/Saint-Quentin-en-Yvelines
Valérie, Virgin Megastore Champs-Elysées/Paris
Lamia, Virgin Megastore Bercy/Paris



Hymne
par **Lydie Salvayre,** Seuil



Au matin du 18 août 1969, un guitariste âgé de 22 ans réveille les festivaliers de Woodstock, New York, au son de *The Star-Spangled Banner*. Quelques années plus tard à Paris, Lydie Salvayre découvre ce morceau d'anthologie sur la face d'un disque vinyle. Depuis, elle ne s'en est toujours pas remise.
Mi-essai mi-roman, mi-biographie mi-autobiographie, l'auteur prend donc cette interprétation iconoclaste de l'hymne américain comme référence ultime pour écrire avec passion une énième hagiographie du génial Jimi Hendrix et de parler de son influence sur ses contemporains en général et sur elle-même en particulier. La différence avec les autres livres consacrés à cet immense artiste, c'est que celui-ci n'est pas rédigé par un critique musical de renom ni par un musicologue anglo-saxon mais par une talentueuse littéraire. Et cela change vraiment tout ! (244 p., 18 €)

Franz, Virgin Megastore Champs-Elysées/Paris
Carine, Virgin Megastore/Bordeaux

3 questions à Delphine de Vigan

1. Vous abordez dans ce nouveau livre un sujet très douloureux – le suicide de votre mère. Comment celui-ci s'est-il imposé à vous ?
A peu près tout ce que j'éprouve et observe dans ma vie est potentiellement matière à écriture, susceptible de la nourrir, de l'enrichir, de lui donner son vibrato. Mais ma mère, à partir de sa mort, s'est imposée comme un sujet à part entière et surtout comme un sujet qui ne passerait pas par le travestissement systématique de la fiction. C'est en lisant, plus tard, *Lambeaux*, le roman où Charles Juliet évoque ses deux mères, que j'ai compris quel magnifique hommage pouvait être un roman quand son objectif n'est pas de régler des comptes mais d'approcher une vérité.

2. Quelles difficultés avez-vous dû surmonter lors de la rédaction de ce livre très intime ?
J'ai beaucoup présumé de mes forces. Je savais que ce livre ne serait pas facile à écrire. Il me fallait ouvrir des boîtes, revoir des films, des photos, me plonger dans le passé, lire les textes laissés par ma mère. Mais je ne pensais pas que cela serait une expérience aussi extrême de réactiver tous ces souvenirs et de mêler à ce point la vie à l'écriture.

3. Pourquoi avoir emprunté à Alain Bashung le titre du livre ?
J'écoute Alain Bashung en boucle depuis la nuit des temps, et mes enfants menacent de me dénoncer à la DDASS ! Pour *Les heures souterraines*, il y avait cette chanson *Comme un Lego*, que j'ai mise en exergue du roman, qui revenait sans cesse. Pour ce livre, la chanson *Osez Joséphine* s'est imposée, et m'a occupée tout le temps de l'écriture, avec cette phrase bien sûr : « Plus rien ne s'oppose à la nuit », d'une grande beauté, mais aussi « et que ne durent que les moments doux » qui m'émeut au plus haut point. J.B.

Eléments de recherche : LES EDITIONS JEAN-CLAUDE LATTES : uniquement les ouvrages parus à partir de 2006, toutes citations

Version femina
149/151 RUE ANATOLE-FRANCE
92534 LEVALLOIS PERRET CEDEX

05/11 SEPT 11
Hebdomadaire Paris
OJD : 3523471

Surface approx. (cm²) : 499

ON ADORE

Delphine de Vigan

Depuis *No et moi*, elle fait partie de ces romancières dont la sensibilité et l'accessibilité touchent plusieurs générations de lecteurs. En cette rentrée littéraire 2011, c'est une Delphine de Vigan intime qui se livre. Elle écrit sur sa mère, « autour d'elle, à partir d'elle ». Dès la sixième ligne de *Rien ne s'oppose à la nuit* – paroles empruntées à Alain Bashung –, on sait que celle-ci est morte. Lucile s'est suicidée juste avant que sa fille reçoive le Prix des libraires. Delphine de Vigan ne voulait pas écrire ce « roman ». Elle y a été obligée. Pour en écrire d'autres. On n'enfouit pas sous un tas de fictions toute une mémoire familiale... Celle des Poirier est lourde. Trois frères de Lucile sont morts jeunes, le petit dernier est trisomique ; ses parents, sous un air de « foyer Tant-Mieux », laissent le doute et la folie en héritage. L'écrivain raconte sa mère enfant, sa mère « avant » (ses démons, sa douleur), puis comment elle a dû, dès sa naissance, « vivre avec »... Ce livre puissant et émouvant vous prend et ne vous lâche plus. A 45 ans, Delphine de Vigan signe l'un des meilleurs romans de cette rentrée. **A. S.**

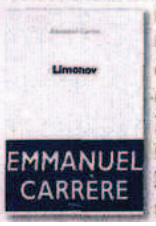
➡ **Rien ne s'oppose à la nuit (JC Lattès)**

LE COUP DE CŒUR DE

Dominique Bona

Limonov d'Emmanuel Carrère (P.O.L)

On connaît le lien d'Emmanuel Carrère avec la Russie : une grande famille exilée et un grand-père qui est une blessure secrète. On connaît aussi sa manière récente d'aborder le roman, par le biais d'une enquête autour d'un héros ancré dans le fait divers, mais camouflé sous plusieurs personnages que le romancier s'est donné pour mission de décrypter. Pour *Limonov*, il s'est livré à un imposant travail de recherche et de reconstitution, qui conjugue le retour à la terre ancestrale et le mystère de l'identité. Bandit, espion, chef de section au sein du Parti national-bolchevik ou rebelle indomptable, future victime sacrificielle à inscrire sur la liste des anti-Poutine, avec la Politkovskaïa, Litvinenko ou Khodorkovski ? Au fil de pages drues, qui excellent dans l'enquête sur le terrain et mériteraient un grand prix littéraire pour le style ample, sobre, d'une maîtrise qui force l'admiration, Emmanuel Carrère réussit ce prodige de nous faire aimer un sombre héros. Limonov, c'est tantôt un clown, tantôt Lucifer qui troque ses habits de lumière pour l'ombre maléfique des couloirs du Politburo. A travers lui, Emmanuel Carrère met en scène l'architecture souterraine de la Russie d'aujourd'hui. Avec des accents dont la force évoque un Graham Greene de l'après-rideau de fer. **Sortie le 8 septembre.**



ON BOUQUINE ENCORE...

★★★ L'Equation africaine
Yasmina Khadra (Julliard)

L'auteur algérien sait conter mieux que personne les destins bouleversés par le choc des cultures. Ebranlé par le suicide de sa femme, le Dr Krausmann s'embarque avec un ami pour une croisière à but humanitaire lorsqu'ils sont pris en otage par des pirates somaliens. C'est le Dr Krausmann lui-même qui raconte sa terrible aventure et on découvre avec lui l'Afrique dans toute sa complexité, martyrisée, terriblement violente et si courageuse. Un formidable kaléidoscope, qu'on ne peut lâcher, « Car nul ne sait de quoi demain sera fait »...

★★ Muse
de Joseph O'Connor (Phébus)

Londres, automne 1952 : Molly, 65 ans, se dégrade comme le temps. Ainsi commence le nouveau roman de l'Irlandais O'Connor, inspiré de la liaison entre le dramaturge John Millington Synge et la jeune actrice Molly Allgood. Si les personnages, vedettes de la scène théâtrale britannique du début du XXe siècle, sont réels, l'auteur a pris avec les faits de sacrées libertés. Peu importe. *Muse* nous transporte dans une passion intense, rejouée à partir des « murmures de mémoire » d'une muse pour son Pygmalion. Une belle histoire d'amour dans une Irlande contrastée, servie par le style maîtrisé de l'auteur.

★ Famille modèle d'Eric Puchner (Albin Michel)

Il faut être drôlement naïf pour croire encore au rêve américain en 1985 ! Warren Ziller s'est pourtant installé en Californie et a tout misé sur un projet immobilier qui se révèle être un fiasco. Mais il est incapable de l'avouer. C'est à partir du mensonge de ce père de « famille modèle » que Puchner a construit son premier roman. Autant dire que le titre de cette tragi-comédie est une antiphrase. Mais 544 pages, c'est un peu long pour la chronique d'un désastre annoncé.

★★★★ *Attention chef-d'œuvre* ★★★ *On adore* ★★ *On aime* ★ *Pas mal* ★ *A éviter*

Pages réalisées par Anne Michelet et Valérie Robert, avec Anna Crespi, Clara Géliot et Anne Smith.

Eléments de recherche : LES EDITIONS JEAN-CLAUDE LATTES : uniquement les ouvrages parus à partir de 2006, toutes citations

Valeurs ACTUELLES
3/5 RUE SAINT GEORGES
75009 PARIS - 01 40 54 11 00

01/07 SEPT 11
Hebdomadaire Paris
OJD : 90434

Surface approx. (cm²) : 84
N° de page : 52

POIGNANT

Rien ne s'oppose à la nuit

de Delphine de Vigan

★★Elle n'en tire aucune fierté, elle est même un peu gênée, mais c'est sa vérité ou du moins celle de sa mère. Delphine de Vigan a pris son temps et offre un roman à celle qui lui a donné le jour. Lucile, si belle et sensuelle qu'à 8 ans déjà les photographes se l'arrachaient. Petite fille star dont le sourire illumine les murs de Paris. Cela met du beurre dans les épinards, il en faut car la famille est nombreuse. La mère de Lucile avait prévenu son mari, elle aurait douze enfants, pas moins. Le bon Georges a dit oui, ils en ont fait huit. Huit jolies têtes blondes et le bonheur qui va avec. Il a bon dos le bonheur, surtout quand le petit frère tombe dans le puits et meurt d'hydrocution. Oui, il a bon dos

le bonheur, quand Georges décide d'adopter un enfant martyr. Et c'est toujours le bonheur quand vient Tom, qui naît avec un chromosome en trop. Après, il y a aussi le grand secret, celui dont on ne prononce jamais le nom. Et puis quelques suicides, des anorexies et une jeune romancière qui se dit un jour qu'elle devait bien ça à sa mère. Delphine de Vigan possède une force incroyable qui l'a poussée au bout de cette enquête familiale. Le lecteur en sortira meurtri et ébloui : c'est là le grand talent de l'écrivain. S. DES H.

JC Lattès 400 pages, 19€.

Eléments de recherche : LES EDITIONS JEAN-CLAUDE LATTES : uniquement les ouvrages parus à partir de 2006, toutes citations

DIRECT MATIN PLUS
31-32 QUAI DE DION BOUTON
92800 PUTEAUX - 01 46 96 31 00

02 SEPT 11
Quotidien Paris
OJD : 401962

Surface approx. (cm²) : 1389

SONT DE SORTIE

LES FRANÇAIS ATTENDUS

© BAMBERGER/POL - POL

Marie Darrieussecq
Toute première fois
Retour au roman pour l'auteur de l'essai *Rapport de police, accusations de plagiat et autres modes de surveillance de la fiction*, en réponse à des accusations d'usurpation. Marie Darrieussecq apporte sa pierre à l'édifice de la rentrée littéraire avec *Clèves*, l'histoire de Solange, une jeune fille dont le lecteur suit dans les menus détails l'éveil à la sexualité. L'auteur de *Truismes* cerne avec virtuosité l'univers des adolescents et la vision déformée qu'ils portent sur le monde. • ***Clèves*, P.O.L, 19 €.**

© POL

David Foenkinos
À la recherche du temps perdu
Depuis *La délicatesse*, David Foenkinos fait partie des auteurs à succès. Avec *Les souvenirs*, il mêle son quotidien et les anecdotes de ses proches : un grand-père disparu, une grand-mère en maison de retraite et des parents au bord de la dépression. Entre légèreté et gravité, retour sur le temps qui passe, avec cette pointe d'humour caractéristique de l'auteur. • ***Les souvenirs*, Gallimard, 18,50 €.**

© BALTEL/SIPA - © GALLIMARD

Morgan Sportès
Mortel kidnapping
Vingt ans après *L'appât*, Morgan Sportès livre à nouveau un récit tiré d'un fait divers sanglant, celui de la séquestration et du meurtre d'Ilan Halimi par le «gang des barbares», en 2006. Dans un style épuré, on suit avec une fascination effrayée l'enchaînement des faits qui vont mener le jeune homme à la mort. Un roman coup de poing. • ***Tout, tout de suite*, Fayard, 20,90 €.**

© C. TAMALET - FAYARD

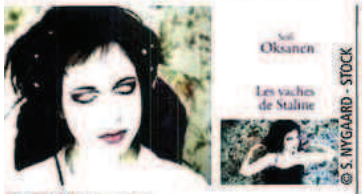
Emmanuel Carrère
Vies et tourments d'un dissident
Acclamé pour *D'autres vies que la mienne* en 2009, Emmanuel Carrère part en Russie à la rencontre d'une figure oubliée, celle d'Edouard Limonov, né dans l'ex-URSS, tour à tour poète, dissident politique et va-nu-pieds mégalo. Le portrait d'un homme aussi brisé que la Russie dans laquelle il a évolué. • ***Limonov*, P.O.L., 20 €.**

© BALTEL/SIPA © POL

Delphine de Vigan
Biographie d'une mère
Habituée des romans teintés d'autobiographie, Delphine de Vigan retrace avec *Rien ne s'oppose à la nuit* la vie de sa mère, Lucile, née en 1946 et décédée en 2008. Témoignages de famille, découverte d'enregistrements d'époque, Delphine de Vigan remonte le temps comme elle mènerait une enquête, livrant aux lecteurs ses doutes, renoncements et, parfois, la difficulté de transposer ce travail sur papier. Sombres, mélancoliques, mais aussi heureux, comme peuvent l'être les souvenirs de famille, ce livre pourrait être le grand succès public de la rentrée. • ***Rien ne s'oppose à la nuit*, Lattès 19 €.**

© F. PIERRET/J.C. LATTES

L'ANNÉE DE LA CONFIRMATION



© S. NYGAARD - STOCK

Sofi Oksanen
Entre mère et fille
Avec *Purge*, paru chez Stock l'an dernier, Sofi Oksanen avait fait couler beaucoup d'encre et raflé le Femina étranger et le prix du Roman Fnac. La Finlandaise est de nouveau sur le devant de la scène avec *Les vaches de Staline*. Ce second roman traduit en français est en réalité son premier publié en Finlande, en 2003. Elle y évoque la complexité des rapports entre une jeune femme anorexique et sa mère. • ***Les vaches de Staline*, Stock, 22,50 €.**

François Beaune
Un si beau coupable
Coupable idéal ? Alexandre Petit, personnage insipide accusé du meurtre d'une ancienne collègue retrouvée morte dans sa baignoire, ne semble pas l'être. Et pourtant. A mi-chemin du polar et de l'exercice de la confession, le deuxième roman de François Beaune, qui avait fait parler de lui en 2009 avec *Un homme louche*, confirme sa griffe à l'ironie tout anglo-saxonne. • ***Un ange noir*, éd. Verticales, 17,90 €.**

© C. HÉLIE/GALLIMARD - VERTICALES

© C. HÉLIE - GALLIMARD

Carole Martinez
Amour reclus
Quatre ans après *Le cœur cousu*, prix Renaudot des lycéens, vendu à près de 250 000 exemplaires, Carole Martinez publie *Du domaine des murmures*. Dans ce roman se déroulant au XII[e] siècle, une jeune femme décide de renoncer à son fiancé et d'épouser le Christ. A l'abri du monde, la belle Escarmonde se raconte. Un roman proche du conte qui en dit beaucoup sur le fait d'être femme. • ***Du domaine des murmures*, Gallimard, 16,90 €.**

Ils sont toujours là

JEAN D'ORMESSON
La conversation, Héloïse d'Ormesson, 15 €.

CHARLES DANTZIG
Dans un avion pour Caracas, Grasset, 19 €.

ELIETTE ABÉCASSIS
Et te voici permise à tout homme, Albin Michel, 17 €.

YASMINA KHADRA
L'équation africaine, Julliard, 19 €.

AMÉLIE NOTHOMB
Tuer le père, Albin Michel, 16 €.

© BALTEL/SIPA - BALTEL/SIPA - F. DUPUY/SIPA - BALTEL/SIPA - BENAROCH/SIPA

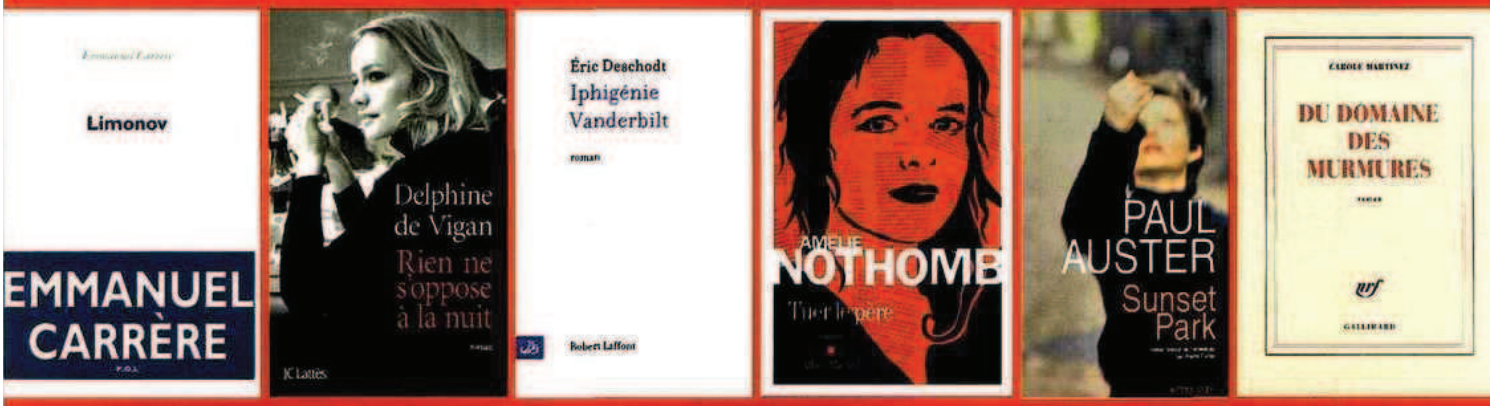
Eléments de recherche : LES EDITIONS JEAN-CLAUDE LATTES : uniquement les ouvrages parus à partir de 2006, toutes citations

avantages
10 BOULEVARD DES FRERES VOISIN
92130 ISSY LES MOULINEAUX - 01 41 46 88 88

OCT 11
Mensuel
OJD : 440452

Surface approx. (cm²) : 1071
N° de page : 26-27

livres



Opération Cultura/ Avantages

Gagnez les 10 grands

Ensorcelant, brillant, réjouissant… les qualificatifs ne manquent pas pour

LIMONOV

C'est un drôle de bonhomme, ce Limonov. Russe extrémiste (plutôt facho), adulé par une bande de jeunes qui voient en lui un opposant sérieux à Poutine. Avant, il a été punk à Moscou, majordome chez un milliardaire à New York, écrivain branché à Paris… Voyou à la gueule d'ange, c'est « un Jack London russe… voire un nihiliste intègre », dit de lui Emmanuel Carrère qui, à travers la vie de ce personnage picaresque, en profite pour nous raconter la lente décomposition du communisme. Tellement brillant et fluide qu'on ne peut s'en détacher. Un immense livre. **I. B.**

Par Emmanuel Carrère, éd. P.O.L, 489 p., 20 €.

RIEN NE S'OPPOSE À LA NUIT

Difficile d'écrire sur sa mère. Tant l'ont déjà fait. L'auteure s'en excuse presque. Puis se lance jusqu'à éprouver le sentiment d'être au bord d'un précipice. Pas si simple d'écrire sur sa famille… peur de trahir, de blesser, d'imposer sa vérité. On plonge avec délectation dans cette famille nombreuse où la joie de vivre est communicative, jusqu'à ce que frappent les drames. On s'attache au personnage fantasque de cette mère, si peu mère, alourdie d'un secret jusqu'à ce qu'elle s'en délivre. Un roman bouleversant de tendresse qui traverse les ans sans fléchir. **F. F.**

Par Delphine de Vigan, éd. JC Lattès, 437 p., 19 €.

IPHIGÉNIE VANDERBILT

N'épousez jamais une Américaine. Une sentence dont Henri ne tiendra pas compte, coup de foudre oblige pour Iphigénie. Mais le panthéon des opinions tranchées ne s'arrête pas là pour les Lebleu, famille de la bourgeoisie parisienne. Et outre-Atlantique, chez les Vanderbilt, il en va de même, les quolibets fusent dès l'annonce des noces. Ce roman nous entraîne ainsi dans une histoire familiale de 1968 à nos jours, mêlant petits bonheurs, évolution des mœurs et satire politique un brin réac, vu le milieu social… Un roman drôle et tendre. **F. F.**

Par Eric Deschodt, éd. Robert Laffont, 355 p., 20 €.

TUER LE PÈRE

Joe a choisi Norman. A 15 ans, le jeune homme sans père a décidé que Norman serait celui-là. Et Norman, tout à sa générosité, a accepté. Le grand magicien a donc formé l'apprenti. On se laisse emporter par cette histoire de filiation consentie, alors que, dès le départ, le ver est dans le fruit. Préférant l'ignorer, on se laisse embarquer par les mots qui cavalent et rebondissent tels des bonbons de lecture. Et puis vient la fin, perverse. On en reste K.-O. Amélie Nothomb nous sert là un très bon cru, plus proche de la nouvelle que du roman. **F. F.**

Par Amélie Nothomb, éd. Albin Michel, 151 p., 16 €.

SUNSET PARK

Un squatt à New York. Une maison très déglinguée, mais avec l'électricité. Pour des jeunes gens archi-fauchés, c'est une bénédiction. Dans la petite communauté, il y a Bing, « le chevalier de l'indignation », qui a ouvert un hôpital des objets cassés pour lutter contre l'hyperconsommation, Ellen, l'artiste déprimée qui peine à trouver son style, Alice, la belle plante bourrée d'humour qui écrit sa thèse de doctorat, et, surtout, Miles, le héros écorché, en fuite perpétuelle depuis qu'il a provoqué la mort de son frère. Un roman doux-amer sur l'effondrement du rêve américain. **I. B.**

Par Paul Auster, éd. Actes Sud, 317 p., 22,80 €.

Eléments de recherche : LES EDITIONS JEAN-CLAUDE LATTES : uniquement les ouvrages parus à partir de 2006, toutes citations

De Vigan : le côté sombre des familles

roman
Rien ne s'oppose à la nuit ★★★
DELPHINE DE VIGAN
JC Lattes
436 p 19 euros

La fois précédente, il y a deux ans, *Les heures souterraines*, le roman de Delphine de Vigan, s'était trouvé dans le dernier carré du Goncourt, sélection finale avant le prix. Cette année, *Rien ne s'oppose à la nuit* a reçu, mercredi, un des premiers prix de la saison, celui du roman Fnac. Pas de temps à perdre, en effet, pour découvrir un livre bouleversant, à peine un roman malgré la mention du genre. Une quête personnelle pour s'approcher de Lucile, la mère suicidée après plusieurs épisodes délirants qui seraient presque drôles si deux enfants n'en avaient été les victimes désemparées.

Le sujet du livre est proche et lointain. Delphine de Vigan, qui raconte l'enfance de sa mère à la troisième personne avant de s'afficher comme la narratrice, savait certaines choses de Lucile. Pas toutes. Et surtout pas les plus terribles moments d'une enfance apparemment privilégiée, portée par la beauté d'une fillette dont on s'arrachait le visage et la silhouette pour des photos publicitaires.

La romancière sait qu'elle va vers quelque chose de dur : « *Ma mère constituait un champ trop vaste, trop sombre, trop désespéré : trop casse-gueule en résumé.* » Dans sa famille nombreuse, Lucile a rencontré la mort, le handicap, et une violence longtemps tue qui déboule, à la moitié du livre, pour le faire basculer du côté sombre des familles.

Un récit empli de doutes

On n'en dira pas trop, parce que *Rien ne s'oppose à la nuit* (un titre tiré de la chanson d'Alain Bashung, *Osez Joséphine*) commence en demi-teinte et que l'effet de surprise créé par la révélation majeure est nécessaire à sa dynamique. Si le début peut sembler trop classique pour accrocher vraiment, la suite crée un irrésistible effet d'appel vers le dévoilement de tout le reste.

Peu classique, en revanche, est la manière dont Delphine de Vigan conduit son aventure – car c'en est une. Interrogeant les survivants de la famille, écoutant les cassettes enregistrées par son grand-père, elle rassemble des morceaux épars pour leur donner une cohérence.

Mais elle est elle-même le fil conducteur de son récit. Et le doute est le sentiment qui l'accompagne le plus souvent : ai-je raison d'écrire ceci ? que vont en penser les autres ? pourquoi dire cela ?

On ne sait ce qu'en pensent les membres de sa famille. Mais, de l'extérieur, *Rien ne s'oppose à la nuit* est un livre magnifique malgré sa noirceur. Ou à cause d'elle. PIERRE MAURY

Télé 2 semaines
6 RUE DARU
75379 PARIS CEDEX 08 - 01 73 05 45 45

10/23 SEPT 11
biMensuel
OJD : 1047559

Surface approx. (cm²) : 558
N° de page : 212

livres

Les meilleures pages de la rentrée

SÉLECTION. Neuf ouvrages incontournables parmi les 435 romans francophones tout juste imprimés.

Chaque année, le roman d'Amélie Nothomb est attendu par ses fans.

Passe-passe

Ado doué pour les tours de cartes, Joe Whip frappe un jour à la porte de Norman Terence, champion toute catégorie de magie et de poker, pour faire de lui son père adoptif.

On aime parce que… Même si ce roman est l'un de ses plus légers, en bonne sorcière des mots, Amélie Nothomb boucle son intrigue, elle aussi, par un tour de passe-passe surprenant.

Tuer le père, d'Amélie Nothomb, éd. Albin Michel, 150 p., 16 €.

À vif

Pour se remettre du suicide de sa femme, Kurt part en croisière. Mais une nuit, au large de la Somalie, son bateau est attaqué par des pirates et les survivants transférés au fond d'une geôle miteuse. Comment, de cette plongée en enfer, Kurt va-t-il devenir un autre homme?

On aime parce que… Khadra décrit le choc des civilisations, avec parfois l'artillerie lourde.

L'Équation africaine, de Yasmina Khadra, éd. Julliard, 336 p., 19 €.

Bouleversant

Que se passe-t-il lorsqu'un médecin apprend à un couple que son enfant est malade? Comment l'espoir est-il possible? Comment réagissent les collègues de travail?

On aime parce que… Dans ce récit sans pathos, Brigitte Giraud décrit, par la voix du père, un tremblement de terre et ses conséquences sur le quotidien.

Pas d'inquiétude, de Brigitte Giraud, éd. Stock, 272 p., 19 €.

Noir

Retracer le parcours de sa famille, c'était le seul moyen pour la romancière de tenter de comprendre le suicide de sa mère. Ce livre évoque les bonheurs de façade, s'interroge sur des drames et exhume des secrets bien cachés.

On aime parce que… Delphine de Vigan ne cache rien de sa difficulté à aller au bout de la vérité pour en être délivrée.

Rien ne s'oppose à la nuit, de Delphine de Vigan, éd. Lattès, 400 p., 19 €.

Brillant

L'auteur de *99 Francs* propose un choix de 100 œuvres indispensables à ses yeux, d'André Gide à Lolita Pille et d'Alexandre Vialatte à Bret Easton Ellis. Il proclame ainsi son amour pour le papier face à l'arrivée du numérique.

On aime parce que… Cette sélection qui vient du cœur est pertinente et… pétaradante!

Premier bilan après l'apocalypse, de Frédéric Beigbeder, éd. Grasset, 432 p., 20,50 €.

Choc

Morgan Sportès, l'auteur de *L'Appât*, s'appuie cette fois sur l'enlèvement d'Ilan Halimi par le « gang des barbares ». Après deux ans d'enquête, l'écrivain plonge le lecteur au cœur du drame et l'interroge sur le fonctionnement de cette jeunesse perdue.

On aime parce que… Fond et forme font mouche. On sort de ce livre sonné.

Tout, tout de suite, de Morgan Sportès, éd. Fayard, 384 p., 20,90 €.

Onirique

Paloma a brusquement disparu, faussant compagnie à sa mère. Mais ce n'est pas pour cette raison que cette dernière a convoqué la police: sa maison est régulièrement visitée…

On aime parce que… Ovaldé n'a pas son pareil pour tricoter des déséquilibres instables entre ses personnages. Un des favoris pour le prix Femina.

Des vies d'oiseaux, de Véronique Ovaldé, éd. de l'Olivier, 235 p., 19 €.

Arlequin

À la mort de son grand-père, le narrateur est désemparé: il n'a pas su lui dire qu'il l'aimait. Il rassemble alors ses *Souvenirs,* mélange de gravité et de légèreté.

On aime parce que… On retrouve le cousinage avec Alexandre Jardin dans les passages évoquant la recherche de l'âme sœur. Un texte taillé pour le Goncourt.

Les Souvenirs, de David Foenkinos, éd. Gallimard, 272 p., 18,50 €.

Mystique

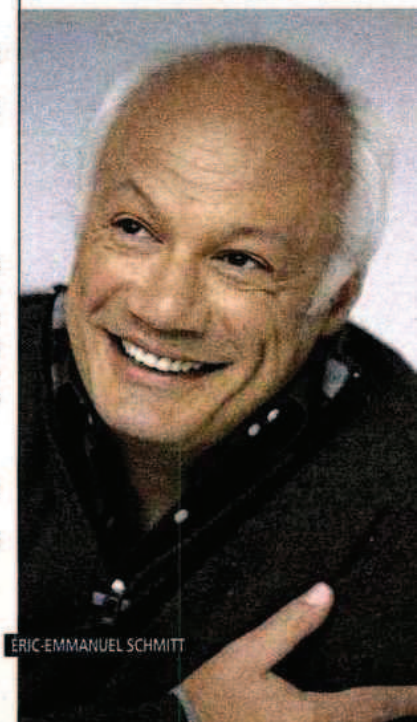
Elles sont trois femmes, de trois époques différentes. Mais Annie, qui vit dans le Bruges flamboyant de la Renaissance, Hanna, dans la Vienne impériale où les théories de Freud font scandale, et Anny Lee, actrice de cinéma à Los Angeles de nos jours, sont peut-être l'incarnation d'une seule et même âme…

On aime parce que… À travers une quête personnelle et spirituelle, cette fable rend subtilement hommage à la condition féminine.

La Femme au miroir, d'Éric-Emmanuel Schmitt, éd. Albin Michel, 455 p., 22 €.

■ CHRISTOPHE VICTOR

© DR. PRIX DONNÉS À TITRE INDICATIF



ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT

Eléments de recherche : LES EDITIONS JEAN-CLAUDE LATTES : uniquement les ouvrages parus à partir de 2006, toutes citations

Le Monde
80 BOULEVARD AUGUSTE-BLANQUI
75707 PARIS CEDEX 13 - 01 57 28 20 00

02 SEPT 11
Quotidien Paris
OJD : 286348

Surface approx. (cm²) : 30
N° de page : 22

Littérature Delphine de Vigan reçoit le Prix du roman Fnac

Le dixième Prix du roman Fnac a été décerné, mercredi 31 août, à *Rien ne s'oppose à la nuit* (JC Lattès), par un juré de 900 personnes, composé de libraires et de lecteurs. Dans son sixième roman, Delphine de Vigan opère une plongée familiale et retrace le destin tragique de sa mère. Elle est l'auteur de *No et moi*, Prix des libraires 2008, adapté au cinéma par Zabou Breitman, et des *Heures souterraines*, qui a fait partie de la dernière liste du Goncourt, en 2009.

Eléments de recherche : LES EDITIONS JEAN-CLAUDE LATTES : uniquement les ouvrages parus à partir de 2006, toutes citations

Le Monde
80 BOULEVARD AUGUSTE-BLANQUI
75707 PARIS CEDEX 13 - 01 57 28 20 00

08 SEPT 11
Quotidien Paris
OJD : 286348

Surface approx. (cm²) : 88
N° de page : 45

Littérature **Première sélection du prix Goncourt**

L'Académie Goncourt a rendu public, mardi 6 septembre, sa première sélection de quinze romans en compétition pour le plus célèbre des prix littéraires français, qui sera remis le 2 novembre, chez Drouant, à Paris. Elle comprend quatre titres publiés chez Gallimard, trois chez Grasset, mais aucun du Seuil. Voici les quinze romans retenus : Stéphane Audeguy, *Rom@*(Gallimard), Emmanuel Carrère, *Limonov* (POL), Sorj Chalandon, *Retour à Killybegs* (Grasset), Charles Dantzig, *Dans un avion pour Caracas* (Grasset), David Foenkinos, *Les Souvenirs* (Gallimard), Alexis Jenni, *L'Art français de la guerre* (Gallimard), Simon Libérati, *Jayne Mansfield 1967* (Grasset), Ali Magoudi, *Un sujet français* (Albin Michel), Carole Martinez, *Du Domaine des Murmures* (Gallimard), Véronique Ovaldé, *Des vies d'oiseaux* (L'Olivier), Eric Reinhardt, *Le Système Victoria* (Stock), Romain Slocombe, *Monsieur le Commandant*, (Nil), Morgan Sportès, *Tout, tout de suite* (Fayard), Lyonel Trouillot, *La belle amour humaine* (Actes Sud), Delphine de Vigan, *Rien ne s'oppose à la nuit* (JC Lattès).

Première sélection du prix Renaudot

Le jury du Renaudot a annoncé mardi 6 septembre sa première sélection pour le prix qui sera décerné le 2 novembre, le même jour que le Goncourt. La liste comprend trois auteurs publiés chez Gallimard, trois chez Grasset et deux au Seuil. Sont sélectionnés Emmanuel Carrère, *Limonov* (P.O.L) ; Marien Defalvard, *Du temps qu'on existait* (Grasset) ; Patrick Deville, *Kampuchéa* (Seuil) ; Colette Fellous, *Un amour de frère* (Gallimard) ; Dalibor Frioux, *Brut* (Seuil) ; Alexis Jenni, *L'Art français de la guerre* (Gallimard) ; Simon Libérati, *Jayne Mansfield 1967* (Grasset) ; Gilles Martin-Chauffier, *Paris en temps de paix* (Grasset) ; Carole Martinez, *Du Domaine des Murmures* (Gallimard) ; Eric Reinhardt, *Le Système Victoria* (Stock), Jean Rolin, *Le ravissement de Britney Spears* (P.O.L) ; Shumona Sinha, *Assommons les pauvres !* (L'Olivier) ; Morgan Sportès, *Tout, tout de suite* (Fayard) ; Anne-Sophie Stefanini, *Vers la mer* (JC Lattès) ; Delphine de Vigan, *Rien ne s'oppose à la nuit* (JC Lattès). Les deux listes concurrentes ont donc sept titres en commun. Les jurés des deux prix se réuniront les uns comme les autres les 4 et 25 octobre pour annoncer leur deuxième puis leur dernière sélection.

Eléments de recherche : LES EDITIONS JEAN-CLAUDE LATTES : uniquement les ouvrages parus à partir de 2006, toutes citations

LE NOUVEL OBSERVATEUR
10/12 PLACE DE LA BOURSE
75081 PARIS CEDEX 02 - 01 44 88 34 34

08/14 SEPT 11
Hebdomadaire Paris
OJD : 502108

Surface approx. (cm²) : 237

LES RAISONS D'UN SUCCÈS

Le livre de ma mère

Un jour, la belle Lucile est devenue folle. Sa fille, Delphine de Vigan, tente de comprendre ce drame dans un livre ultrasensible

Rien ne s'oppose à la nuit, par Delphine de Vigan. J.-C. Lattès, 438 p., 19 euros.

Quand ils entendent le mot « famille », les bonnes gens sortent l'exclamation rebattue d'André Gide : *« Familles, je vous hais ! »* Pas de chance, c'est une citation tronquée. En fait, le narrateur des « Nourritures terrestres », vexé de s'être vu refuser l'entrée de ce club très sélect, en voulait aux familles de ne pas l'avoir invité à partager leur bonheur.

Delphine de Vigan ne hait pas non plus les familles. Pas même la sienne. Il y aurait pourtant de quoi. Comme il y a matière à l'aimer. Mais l'enquête dans laquelle s'est lancée l'auteur de « No et moi » n'est pas motivée par la seule nostalgie. Il s'agit pour elle de savoir pourquoi Lucile, sa mère, est devenue folle. Qu'est-ce qui a transformé en zombie la séduisante jeune femme dont on peut voir la photo noir et blanc sur la couverture du livre ?

Le chemin vers l'enfer était en pente douce. Lucile a connu des rémissions. Hélas, dès qu'elle faisait mine de s'éloigner, le mal lui faisait un croche-pied. La voici bientôt sous camisole chimique : *« Son regard était fixe, embué, une pellicule fangeuse semblait s'y être collée. Derrière les yeux, on pouvait deviner les comprimés pris à heure fixe, les gouttes diluées dans un verre d'eau, le temps étale et sans relief. C'était un regard qu'on ne captait pas… »* Jusqu'au jour où, ayant franchi le cap de la soixantaine, Lucile a choisi de mettre fin à ses jours.

Nous ne livrerons pas ici le résultat des investigations de l'enquêtrice. Disons qu'elle fera des découvertes stupéfiantes, sans pour autant établir une vérité incontestable. Le passé est de couleur changeante. Avec le temps, les témoignages se révèlent de plus en plus discordants.

Seule certitude : Delphine de Vigan a un grand talent d'écrivain. Sa phrase ne paie pas de mine au premier abord. Pas de termes recherchés ni de vaines élégances. Mais l'émotion point à chaque page. N'allez pas croire qu'elle provient du sujet : des histoires de famille, de suicides, de maladies, d'incestes, d'amours ratées, il y en a plein les librairies. Ce qui fait sortir celle-ci du lot, c'est la sensibilité de l'auteur, alliage peu commun d'expansivité et de tendresse. Et surtout cet humour qui lui permet de déceler le comique caché dans les épisodes les plus dramatiques. Par exemple, les extravagances de sa mère lors de ses bouffées délirantes. « Rien ne s'oppose à la nuit » n'est pas attristant, c'est un récit débordant de santé. Vivifiant. Lustral comme toute tragédie.

JACQUES NERSON

EN CHIFFRES

Née en 1966 à Boulogne-Billancourt, **DELPHINE DE VIGAN** est notamment l'auteur de « No et moi », vendu à plus de 400 000 exemplaires et porté à l'écran par Zabou Breitman, et des « Heures souterraines », vendu à près de 100 000 exemplaires.

JEAN LUC BERTINI/DELPHINE JOUANDEAU

4072754f5cc0d20ab2cf4764ae0f55662165910e91681e6

LATTES
7675539200509/XIQ/ARL/2

Eléments de recherche : LES EDITIONS JEAN-CLAUDE LATTES : uniquement les ouvrages parus à partir de 2006, toutes citations

LE FIGARO Littéraire
14 BOULEVARD HAUSSMANN
75438 PARIS CEDEX 09 - 01 57 08 50 00

08 SEPT 11
Hebdomadaire Paris

Surface approx. (cm²) : 1702
N° de page : 4-5

Le livre de sa mère

DELPHINE DE VIGAN Comment survivre à une famille toxique ?

MOHAMMED AÏSSAOUI

DELPHINE DE VIGAN a trouvé son titre dans une chanson de Bashung, *Osez Joséphine*. Il fallait oser pour s'attaquer à un sujet déjà investi par les plus grands écrivains : le livre de ma mère. Et, pourtant, elle a apporté sa touche originale, en plus de son talent à maîtriser un récit, alternant l'histoire de sa famille avec ses doutes quant au livre en train de s'écrire : les deux approches sont passionnantes. Elle parle de l'ampleur de sa tâche, quand elle évoque cette mère, Lucile, qui a mis fin à ses jours après une vie passée à côté du bonheur et dans la fréquentation d'asiles psychiatriques : « *Mais je sais aussi qu'à travers l'écriture je cherche l'origine de sa souffrance (...), et je ne peux ignorer combien cette quête, non contente d'être difficile, est vaine.* »

Ce roman intrigue, hypnotise, bouleverse. Il interroge, aussi. Mais les réponses fuient, le plus souvent : pourquoi ces histoires du passé familial résonnent-elles en nous ? Pourquoi dans une même fratrie les comportements sont-ils si éloignés ? Faut-il se souvenir ou oublier ? En parler ou se taire ? Une chose est certaine, « *la douleur de Lucile a fait partie de notre enfance et plus tard de notre vie d'adulte, la douleur de Lucile sans doute nous constitue, ma sœur et moi* », écrit l'auteur des *Heures souterraines*. Ainsi, on peut se construire en grandissant dans le nid d'une famille toxique.

À lire ces pages où l'écrivain tente pourtant de garder une certaine distance avec les faits, on ne peut s'empêcher de se demander comment elle et sa sœur ont pu bâtir une existence relativement normale, après tout ça... Un élément d'explication se trouve peut-être dans l'exergue signé Soulages, qui parle de « *cette lumière secrète venue du noir* ». L'écriture, aussi, même si elle ne peut pas tout, permet au moins d'interroger la mémoire et de nommer l'indicible - la folie, l'inceste, les traumatismes.

D'apparence si joyeuse

La romancière brosse le portrait de sa mère en commençant par ses grands-parents, ses tantes et ses oncles - une grande famille d'apparence si joyeuse, si généreuse. Puis, crescendo, apparaissent les fissures et les violences verbales, morales, physiques. Quand elle en vient à l'existence de Lucile, on comprend que sa mère est une victime qui a embarqué ses enfants dans sa souffrance. Pour sonder ces vies cabossées, Delphine de Vigan va loin, dans l'enquête et les révélations, scrute la mémoire de sa famille. Vers la fin, elle constate : « *J'ignore au fond quel est le sens de cette recherche, ce qui restera de ces heures passées à fouiller dans les cartons. (...) J'ignore à quoi c'est dû.* » À la nécessité, sans doute. ■

Pourquoi ces histoires du passé familial résonnent-elles en nous ?

Eléments de recherche : LES EDITIONS JEAN-CLAUDE LATTES : uniquement les ouvrages parus à partir de 2006, toutes citations

ELLE
149 RUE ANATOLE FRANCE
92534 LEVALLOIS PERRET CEDEX - 01 41 34 60 00

09 SEPT 11
Hebdomadaire Paris
OJD : 370659

Surface approx. (cm²) : 1049
N° de page : 113-114

DELPHINE DE VIGAN
VERTIGE DE LA MÈRE

A 14 ans, tout a basculé pour Delphine de Vigan : **sa mère si libre, si belle est devenue folle.** Elle le raconte magnifiquement dans « Rien ne s'oppose à la nuit », prix du roman Fnac. Interview pleine de bruit et de vigueur.

Ce qui fascine dans « Rien ne s'oppose à la nuit » (JC Lattès), c'est le fracas constant de sentiments contradictoires, d'émotions qui n'ont rien à faire ensemble. Tout part de la scène inaugurale du livre, ce jour noir où Delphine de Vigan découvre le corps de sa mère, morte. A peu près au même moment, elle reçoit le prix des libraires pour « No et moi », vit son premier grand succès d'écrivain dans un brouillard opaque. Célébrée et dévastée. Peu à peu s'impose à elle la nécessité d'écrire sur cette mère magnifique et rongée par une douleur de vivre qui l'a conduite à l'hôpital psychiatrique. Et aussi de raconter sa famille si haute en fantaisie malgré des tragédies. Ce récit plein de larmes n'a rien d'un portrait inscrit dans le marbre, c'est un roman écrit dans le doute : comment raconter la vie de ses proches sans attenter à la mémoire des morts et sans blesser les vivants ? Et pourtant sans faire mordre la poussière à la vérité. Malédiction familiale en même temps que questionnement passionnant sur les rapports entre l'écriture et la vie, ce livre éblouissant est l'occasion de rencontrer une femme tout en lucidité et sensibilité.

ELLE. Ecrire sur votre mère, l'idée vous hantait et vous effrayait à la fois. Y a-t-il eu un événement déclencheur ?
DELPHINE DE VIGAN. Peut-être le jour où j'ai ouvert son sac à main, qui était chez moi depuis sa mort. J'ai mis dix-huit mois à trouver le courage de l'ouvrir. Retrouver le tabac au fond du sac, des vieux papiers, son agenda, ça m'a mise dans un état terrible. Je ne suis pas quelqu'un de morbide, je n'allais pas garder ce sac éternellement. Et je me suis dit que tout ça finirait en poussière, que la mémoire et les souvenirs s'en iraient aussi. Que la seule façon de garder une trace, c'était d'écrire. Je n'imaginais pas que ce serait si éprouvant.
ELLE. Ce qui frappe le lecteur, c'est l'extrême beauté de votre mère sur la couverture ?
D.V. Enfant, j'avais conscience d'avoir une mère très belle et très jeune, d'ailleurs toutes mes copines m'enviaient. On vivait dans une petite cité de banlieue où tout le monde se connaissait, où ma mère fascinait et détonnait. Je sentais qu'on n'était pas comme tout le monde, ma mère était naturiste, l'homme avec qui elle vivait aussi, ils étaient tout le temps à poil. C'était un mode de vie assez bohème et joyeux. Il y avait sans cesse des allées et venues à la maison, c'était un bordel sans nom, on avait le droit de dessiner sur les murs, ma sœur et moi n'étions pas obligées de ranger nos chambres. C'est pour moi une espèce d'âge d'or, peut-être que j'ai mythifié cette période a posteriori, je ne sais pas. Comme si la souffrance de ma mère était alors diluée dans des choses très joyeuses.

Stéphane Lavoué

Eléments de recherche : LES EDITIONS JEAN-CLAUDE LATTES : uniquement les ouvrages parus à partir de 2006, toutes citations

ELLE
149 RUE ANATOLE FRANCE
92534 LEVALLOIS PERRET CEDEX - 01 41 34 60 00

09 SEPT 11
Hebdomadaire Paris
OJD : 370659

Surface approx. (cm²) : 1049
N° de page : 113-114

ELLE. Quand les choses ont-elles basculé ?

D.V. Quand on a déménagé dans une autre banlieue. Fini les utopies communautaires, ma mère s'est retrouvée seule avec deux filles dans des conditions de vie difficiles. Elle était secrétaire, n'avait pas beaucoup d'argent et était très seule. Sa consommation très importante de haschisch l'a isolée encore plus. A ce moment-là, sa douleur est devenue palpable. Et menaçante pour ma petite sœur et moi. Je sentais en elle une fragilité qui pouvait casser à tout moment.

ELLE. Vous connaissiez l'histoire très douloureuse de votre famille maternelle ?

D.V. Les morts d'enfants, c'est quelque chose qui a traversé la famille de manière exceptionnellement forte et fréquente. On a tous baigné dedans. Toute mon enfance, les photos des deux frères morts de ma mère trônaient sur les étagères de la maison de famille. Enfants, mes cousins et moi, on avait une attirance pour ces histoires tristes, on interrogeait ma grand-mère, on percevait que ça avait laissé des traces sur les vivants. Le troisième frère de ma mère est mort quand j'avais 12 ans, je l'ai vécu comme un traumatisme en direct, ce n'était plus un souvenir, mais de la souffrance au présent.

ELLE. Et pourtant, ce qui frappe sous votre plume, c'est l'incroyable énergie de cette famille malgré les tragédies...

D.V. La mort faisait partie de la vie. Mes grands-parents ont eu huit enfants, en ont perdu trois, en ont adopté un, ils avaient une énergie incroyable. Restons vivants et cultivons malgré tout la joie, tel était le mot d'ordre. On était peut-être maudits, mais les amis se battaient pour venir en vacances dans notre maison l'été. C'était une famille irrésistible de fantaisie malgré les tragédies.

ELLE. Vous avez hérité de ce tempérament-là ?

D.V. C'est quelque chose qui m'a été reproché par les gens qui ont partagé ma vie : de toujours faire face. Ma façon à moi de survivre a été de me positionner comme la fille qui s'en sort toute seule, qui travaille bien à l'école, qui n'a besoin de personne. Ecrire a aussi été un moyen de résister.

ELLE. Vous dites que votre désir d'écrire est né lors de la première hospitalisation de votre mère, alors que vous aviez 14 ans...

D.V. Ce qui s'est passé ce jour-là a été d'une extrême violence, ma mère est vraiment devenue dangereuse pour ma sœur et moi. Ce qui a été presque pire, c'est le déracinement qui a suivi. Du jour au lendemain, on s'est retrouvées à la campagne chez notre père qu'on connaissait à peine, dans une autre école, une autre vie, quasiment sur une autre planète. De notre existence d'avant restaient le jean et le pull qu'on portait ce jour-là. Il s'est écoulé des semaines avant qu'on puisse aller chercher nos affaires, des mois avant qu'on revoie notre mère. Pour moi, ça s'apparente vraiment à un exil, à un arrachement. C'est là que j'ai commencé à écrire, comme un acte de survie.

« Quand j'ai eu des enfants et que j'ai découvert la difficulté d'être mère, ça m'a permis de la comprendre, et de me rapprocher d'elle. »

ELLE. Quelles nouvelles aviez-vous de votre mère ?

D.V. Qu'elle était très fatiguée, qu'elle avait des « bouffées délirantes », expression qui me paraissait bizarre. Bouffée me faisait penser à bouffon, un truc léger, et ça ne me semblait pas du tout léger, ce qui nous arrivait.

ELLE. Comment se sont passées les retrouvailles ?

D.V. Je me souviens de la silhouette de ma mère, une petite chose cassée, mal rafistolée, irréparable. Une espèce de spectre qui me faisait peur. Elle me faisait honte aussi, et cela m'a très longtemps emplie de culpabilité. J'avais honte d'avoir honte. Pendant toutes les années qu'elle a passées sous camisole chimique, j'étais partagée entre la peine et des moments de grande colère.

ELLE. Alors qu'aujourd'hui vous êtes réconciliée avec elle ?

D.V. Oui, je n'éprouve aucun ressentiment. C'est banal, mais quand j'ai eu des enfants et que j'ai découvert la difficulté d'être mère, ça m'a permis de la comprendre, et de me rapprocher d'elle. Et puis, à un moment très douloureux de ma vie, où je venais d'être hospitalisée pour anorexie, elle a su m'aider, jouer son rôle de mère. Alors que je lui confiais la difficulté de revenir dans le monde des vivants, elle m'a dit : j'ai tout perdu, mes enfants, mon appartement, mon travail, et je suis revenue de cet enfer. Donc, toi, tu peux y arriver aussi. Ça fait partie des électrochocs de ma vie, cette scène-là.

ELLE. Elle était aussi revenue de l'inceste puisqu'elle écrit avoir été abusée par son père. Qu'en savez-vous aujourd'hui ?

D.V. J'ai posé la question à tous ses frères et sœurs, chacun a son opinion, je ne porte pas de jugement. Ce qui est sûr, c'est que ce livre a fait bouger les lignes... C'était un sujet qui suscitait chez ma mère une extrême violence. La seule fois où je l'ai abordé avec elle, c'était dans un café, elle m'a renversé la table sur les genoux et elle est partie. Je pense que quelque chose s'est passé – qu'il y ait eu passage à l'acte ou pas –, qu'elle a grandi dans un climat incestuel oppressant. Et que ça a évidemment contribué à sa déconstruction.

ELLE. Qu'avez-vous raconté de tout ça à vos enfants ?

D.V. J'ai l'absolue conviction qu'il faut dire les choses. Mais comment ? Est-ce qu'il faut emballer le paquet pour qu'il soit un peu plus beau, ou le déballer... Ce livre est une occasion de dialogue très positive, on se parle beaucoup.

ELLE. Vous parlez parfois de malédiction familiale ?

D.V. Il y a tant d'enfants morts dans cette famille que je porte continuellement la peur qu'il n'arrive quelque chose à mes enfants. Heureusement que j'ai des amis qui ont des enfants du même âge pour me dire que oui, à 16 ans, on peut aller tout seul à l'école. J'exagère bien sûr, mais j'ai un truc à régler, j'ai envie de rompre la fatalité d'une tragédie qui s'est reproduite. Et puis, en même temps, on reproduit toujours la même chose, ma mère m'appelait « ma puce ». Ça m'a sidérée de voir que le premier mot qui est sorti de ma bouche à la naissance de ma fille, c'est « ma puce »... Ma mère n'a pas été une mauvaise mère. A sa façon, maladroite, douloureuse, elle a été extrêmement aimante. Ma sœur et moi, on a été aimées, et c'est ça l'essentiel.

PROPOS RECUEILLIS PAR OLIVIA DE LAMBERTERIE

Eléments de recherche : LES EDITIONS JEAN-CLAUDE LATTES : uniquement les ouvrages parus à partir de 2006, toutes citations

Marianne
32 RUE BOULANGER
75484 PARIS CEDEX 10 - 01 53 72 29 00

Marianne
Le nouveau livre de Pierre Péan
L'ARGENT NOIR QUI CORROMPT LA RÉPUBLIQUE
Révélations sur le mystérieux M. Djouhri

10/16 SEPT 11
Hebdomadaire Paris
OJD : 263632

Surface approx. (cm²) : 305
N° de page : 75

Ecrire **sa mère**

« Rien ne s'oppose à la nuit », de Delphine de Vigan, affronte les non-dits d'une famille malade. Un roman autobiographique qui vient d'obtenir le dixième Prix du roman Fnac.

Les briques du malheur tombent en pluie serrée sur une fratrie compliquée, à la fois éclatée et solidaire, aimante et folle. Sans abus, ce récit de Delphine de Vigan peut s'appeler un roman, car la famille dont il retrace l'histoire est à ce point éprouvée – accidents affreux, épisodes psychotiques, très suspect parfum d'inceste – qu'on dirait une invention, un scénario de tragédie grecque où les dieux s'acharnent, le sort exagère, les catastrophes se précipitent. Le réel fait le travail de la fiction, il engendre tout seul un sentiment d'absurde et de sidération, sans que l'interprétation ou l'imagination aient besoin de s'en mêler. C'est le tremblement de terre de Lisbonne en version familiale. Après ça, on a le choix entre la consomption psychique et la vie.

C'est la mort par suicide de sa mère, quelques jours après que l'auteur eut reçu le Prix des libraires pour un ouvrage précédent, qui la décide à enquêter sur sa vie, puis à en faire un livre. Cette mère est fragile, à éclipses psychiatriques, peu communicante, mais sa vie intérieure ne cesse jamais de s'accrocher à l'espoir d'une vie pleine. Tout au long de ce portrait qui veut autant cerner la vérité du personnage qu'en préserver la dignité, on voit cette mère chercher à rassembler, au milieu de chagrins atroces et de fréquents dérapages psychiques, les deux conditions de la santé mentale selon Freud : pouvoir aimer, pouvoir travailler. En y arrivant par périodes, dans une lutte inégale pour conquérir une vie normale.

Au cours de l'enquête, on tombe sur un accident mortel d'un de ses frères, sur le très probable suicide d'un autre, sur quelques scènes de folie où on voit par exemple cette mère, en plein délire, tenter de convaincre sa fille, la sœur de la narratrice, qu'elle doit pour son bien se laisser enfoncer des aiguilles d'acupuncture dans les yeux. Et enfin apparaît la pierre d'angle du destin, le secret de famille, dont la clef est cachée dans un coffre mémoriel au fond d'un puits psychique : la très agressive et transgressive libido de son père. Le fantôme de l'inceste rôde et devient, peut-être, la grande explication.

Modestie de l'écriture

Si ce récit, qui n'a cessé de me faire penser à *D'autres vies que la mienne*, d'Emmanuel Carrère, est très recommandable, c'est en raison du doute qui s'empare de l'auteur sur sa propre motivation à l'écrire, et de là, sur la prudence, la chasteté, et la modestie de l'écriture (on le sait, prude, chaste et modeste sont les trois qualités d'une femme honnête dans les dictionnaires du XVIII[e] siècle). Dans une langue simple, classique, soutenue mais nullement amidonnée, l'auteur finit par trouver l'objet de sa propre enquête : remonter à la certitude que sa mère l'aimait. Elle obtient cette certitude. C'est son trésor. On lui souhaitera simplement que son prochain roman, s'il a une trame de malheur semblable à celui-là, soit, lui, une fiction. ■

Marin de Viry

Rien ne s'oppose à la nuit, de Delphine de Vigan, Lattès, 436 p., 19 €.

Avec cette enquête familiale, Delphine de Vigan paraît parvenue à ses fins : obtenir la certitude que sa mère, disparue par suicide, l'aimait...

hannah assouline

Eléments de recherche : LES EDITIONS JEAN-CLAUDE LATTES : uniquement les ouvrages parus à partir de 2006, toutes citations

Pèlerin MAGAZINE
18 RUE BARBES
92128 MONTROUGE CEDEX - 01 74 31 60 60

15 SEPT 11
Hebdomadaire Paris
OJD : 226887

Surface approx. (cm²) : 204
N° de page : 58

HANNAH ASSOULINE/OPALE

Le coup de cœur de la semaine

Rien ne s'oppose à la nuit, de **Delphine de Vigan**

→ **Portrait, Éd. JC Lattès**
437 p. ; 19 €.

NOMBREUX sont les romans d'inspiration autobiographique en cette rentrée. Celui de Delphine de Vigan, couronné du dixième Prix du roman Fnac, irradie « d'une lumière secrète venue du noir », comme un tableau de Soulages. Si son sujet, infiniment douloureux, peut effrayer, l'écriture de la romancière fait basculer le récit du côté de la vie. Avec précaution, sobriété et une douceur bouleversante, l'auteure raconte sa mère, Lucile. Petite, l'enfant à la beauté éclatante attire tous les regards. Troisième d'une fratrie de neuf, elle sera touchée comme les autres par les drames, dont la mort brutale de trois frères. Son passage à l'âge adulte marque pour la jeune femme le début du naufrage et la chute dans la folie bipolaire. Devenue mère, elle s'en relèvera plusieurs fois, jusqu'à se suicider en 2008. Avec les éléments qu'elle a pu rassembler – entretiens, écrits, photos, dessins –, Delphine de Vigan tente de remonter à l'origine de la faille, avec l'évocation d'un possible abus sexuel. Mais jamais l'auteure ne s'en tient à la désespérance et c'est là qu'elle nous touche au cœur. Même dans les moments sombres, une pulsion de vie irrésistible anime les êtres qu'elle dépeint avec respect, sans céder à la facilité du règlement de comptes. Des figures lumineuses traversent le temps : Liane, la grand-mère, les amies fidèles, les frères et sœurs. Le projet de raconter Lucile se mue alors en portrait d'une solidarité familiale sur trois générations.

ANNE-CLAIRE ORDAS

Eléments de recherche : LES EDITIONS JEAN-CLAUDE LATTES : uniquement les ouvrages parus à partir de 2006, toutes citations

le Parisien
25 AVENUE MICHELET
93408 SAINT OUEN CEDEX - 01 40 10 30 30

18 SEPT 11
Quotidien Paris avec dim.
OJD : 304971

Surface approx. (cm²) : 109

Paru dans l(es) édition(s): informations non précisées

Edition Abonnés - Loisirs et spectacles

Ils ont séduit tous les jurys

Livres. Les sélections 2011 des quatre principaux prix littéraires — Goncourt, Médicis, Renaudot, Femina — ont été proclamées. Deux auteurs figurent sur toutes les listes : Delphine de Vigan et Alexis Jenni.

Si le salon du livre de Brive a pour habitude de se tenir la veille du Goncourt, qui sera remis cette année le 2 novembre, celui de Nancy (Meurthe-et-Moselle), baptisé le Livre sur la place, dont la 33e édition se poursuit jusqu'à ce soir, est traditionnellement à la source de la compétition littéraire d'automne. Cette imposante manifestation, qui aura rassemblé une fois encore près de cinq cents auteurs, coïncide en effet avec la proclamation, égrenée depuis une semaine, des sélections des quatre principaux prix : Goncourt, Renaudot, Femina et Médicis.

Les choix du cœur

Ils sont deux, cette année, à afficher carton plein : Delphine de Vigan, pour « Rien ne s'oppose à la nuit », aux Editions JC Lattès, a bouleversé tout le monde avec un roman vrai familial qui s'est imposé à elle lorsque sa mère s'est suicidée. L'auteur des « Heures souterraines » fait jeu égal avec un nouveau venu, Alexis Jenni, auteur chez Gallimard de « l'Art français de la guerre ». On y suit un Lyonnais engagé, dès 1942, dans trois guerres. Derrière ces deux échappés, un petit groupe de trois mène la chasse, présent sur trois listes et sur deux listes, enfin, un peloton de neuf noms (voir infographie ci-contre). De la part des différents jurés, ces premiers jets viennent du cœur. Ils ont passé l'été à lire, « à raison de 300 pages par jour », précise Françoise Chandernagor, membre du Goncourt, se sont envoyé e-mails et coups de fil avant de se retrouver riches d'un choix d'une quinzaine de noms. Quant aux éditeurs, surtout ceux qui n'ont pas l'habitude d'être en course, découvrir le nom d'un de leurs auteurs sur une liste augure le meilleur pour les années à venir. Delphine de Vigan en est un parfait exemple. Portée par une maison qui n'existait pas pour les jurys il y a encore dix ans, elle apparaît pour la deuxième fois sur la liste reine.

Pierre Vavasseur